2153
33 8

L'AVENIR

Comédie en trois actes représentée pour la première fois, au théâtre Antoine, à Paris, le 25 janvier 1899

P.-V. STOCK, ÉDITEUR, PARIS

DU MÊME AUTEUR

Monsieur Lamblin, comédie en un acte.
Les Inséparables, comédie en trois actes.
L'École des veufs, comédie en cinq actes.
Grand-Mère, comédie en trois actes.
La Dupe, comédie en cinq actes.

Il a été tiré à part, sur papier de Hollande, cinq exemplaires de cet ouvrage.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés, pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

GEORGES ANCEY

L'AVENIR

COMÉDIE EN TROIS ACTES

EN PROSE

PARIS
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne librairie TRESSE & STOCK)
8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS
PALAIS-ROYAL

1898

Entered according to act of Congress, in the year 1899, by Georges Ancey in the office of the Librarian of Congress at Washington.

PERSONNAGES :

MASSON	MM. Gémier.
ÉTIENNE	Antoine.
MAURICE MARTENOT . . .	Desfontaines.
JEANNE.	Mmes Suzanne Devoyod.
MADAME FONTET.	Délia.
YVONNE	Luce Colas.
UNE COUTURIÈRE.	Derville.
MARIA	Barsange.
CÉCILE.	Blum.
UNE AIDE.	Verlain.
UNE BONNE.	Rolland.
UN DOMESTIQUE.	M. Carpentier.

La scène est à Paris, de nos jours :

Chez madame Fontet, au premier acte; chez Masson, aux deuxième et troisième actes.

L'AVENIR

ACTE PREMIER

Salon bourgeois très modeste. — Porte au fond. — Porte à gauche. — Au fond, un grand fauteuil de malade. — Le reste, comme on voudra.

SCÈNE PREMIÈRE

JEANNE, MADAME FONTET, ÉTIENNE

MADAME FONTET, *assise, un crayon à la main, devant la table. Un temps.*

Je vous assure, mes pauvres enfants, que c'est absolument impossible. Ce serait vous mettre dans la misère.

JEANNE

Pourtant, maman, l'autre jour, nous avions fait un calcul...

MADAME FONTET

Un calcul qui n'était pas juste. Nous avions compté des valeurs dont je ne peux pas disposer. Elles font partie de la rente insaisissable que ton oncle m'a laissée en mourant. Et puis, même avec ces valeurs, qui font peut-être un revenu de quinze cents francs, il est impossible que vous viviez.

ÉTIENNE

Évidemment !

MADAME FONTET

N'est-ce pas, Étienne ?

JEANNE

Mais, avec ce que vous gagnez au ministère ?...

ÉTIENNE

Au ministère ?... Vous savez bien que mes appointements suffisent à peine à ma vie et à ses charges. Trois mille francs, et avec les gratifications, encore ; je vous demande un peu ce que c'est que ça... Et, par le fait, c'est tout ce que nous aurions pour cinq, sans compter les enfants qui pourraient venir, car là-dessus il y a ma mère qu'il faut que je soutienne, et ma sœur qui ne se marie pas ! c'est fou !

JEANNE

Vous serez peut-être augmenté ?...

ÉTIENNE

Quand ?... Les bureaux sont encombrés ; ils ont plus de monde qu'ils n'en veulent. Au troisième bureau il y en a deux qui attendent depuis quatre ans une augmentation à laquelle ils ont droit ; ils ne l'ont

pas encore et ils ne l'auront pas de sitôt ; quand ils réclament, on leur répond : « Il n'y a pas d'argent au budget. » Ils n'ont qu'à attendre ou à s'en aller. Dans l'administration, il n'y a rien de sûr, je vous dis. On ne peut tabler sur rien. Une fois qu'on y est, on ne peut pas vous mettre à la porte, ça c'est vrai. C'est le grand avantage !... Et encore, au ministère des Affaires étrangères, ils ont fait il y a quelques années, un lessivage complet. Seulement, là, ce sont des jeunes gens qui ont de la fortune. Ce n'est pas comme à l'Instruction publique, où il n'y a que des pannés, comme moi.

JEANNE

Étienne !

MADAME FONTET

Il parle d'or, ma chère Jeanne. Il ne se fait pas d'illusions. Il est bien certain que vous ne pouvez pas entrer en ménage avec un revenu fixe de trois mille francs. Ce serait déraisonnable ; qu'il vienne un enfant, et vous voilà sans le sou. C'est bien clair. Malheureusement, je n'ai rien moi-même. Depuis la mort de ton pauvre père, nous vivons toutes les deux avec la rente de ton oncle et nous vivons mal. C'est à peine si, avec toutes les économies imaginables, nous joignons les deux bouts ! Je ne peux donc rien te donner. Et même en supposant que je te donne quelque chose, que je te donne tout, cela ne changerait pas la situation. Elle est inextricable ! Que veux-tu ?... Ce n'est la faute de personne, pas même celle de ton pauvre père, qui s'est donné bien

du mal pour nous faire vivre et qui est mort à la peine. Croyez-moi tous les deux. Vous avez l'âge de raison. Toi, Jeanne, tu as vingt-cinq ans. Vous, Étienne, vous en avez trente-cinq. Vous devez me comprendre. Restons-en là!

JEANNE

Mais je l'aime, maman!...

ÉTIENNE

Chère Jeanne!

MADAME FONTET

Est-ce que vous croyez tous les deux que je n'aurais pas la plus grande joie à vous marier, si cela se pouvait, sans risquer de vous rendre malheureux. Je suis sûre de vous, Étienne; vous êtes un garçon honnête et charmant; nous vous connaissons depuis quatre ans bientôt, vous ne nous avez donné que des preuves d'attachement; vous êtes un ami certain, dévoué, un ami des mauvais jours. Nous avons passé ensemble de bien tristes moments. Pourquoi ne nous est il pas donné d'en passer de bons aussi? Le plaisir que j'aurais à vous confier ma fille!... Vous vous êtes aimés du jour où vous vous êtes vus. Je ne me la figurais pas mariée à un autre que vous; mon mari, s'il vivait encore, applaudirait à une telle union, et je suis aussi désolée que vous, soyez-en bien persuadé, de voir qu'elle est tout à fait irréalisable!

ÉTIENNE

C'est la continuation de ma veine, que voulez-vous? Tout me manque, toujours, faute de décision

peut-être et de caractère. Vous savez quels ont toujours été mes goûts. Pas cette stupide administration, où l'on m'avait fait entrevoir un brillant avenir parce que j'étais bachelier et licencié ès-lettres ; encore de bonnes blagues que je vous recommande, les diplômes qui ne mènent à rien, et les études, qui vous donnent des idées, sans le moyen de s'en servir! Oh! non, pas l'administration, dans les conditions où j'y végète! J'aurais aimé la vie au grand air, moi, les voyages, les aventures même, les aventures surtout! Je voulais faire le tour du monde, voir du pays, connaître les hommes, vivre sous la tente, comme Mertian, l'explorateur que j'ai connu. Et dire qu'il m'avait proposé de m'emmener quand il a constitué sa petite troupe! J'aurais été son lieutenant, et dans une expédition superbe, en pleine Afrique! Du nord au sud! A travers les sables et le désert! Il a vu les Pygmées dans leurs forêts impénétrables!... les Pygmées, pensez un peu à ça, cinq minutes! et il a réussi, à la force du poignet, à s'imposer sur plusieurs points importants de la côte. Aujourd'hui, je serais peut-être comme lui ; je serais quelqu'un; j'aurais un nom, une pension du gouvernement, de nouvelles missions en perspective; j'aurais traversé le désert, conquis une ou deux peuplades, et j'aurais vécu... vécu d'une vie grande et large! Et puis je n'aurais pas eu le malheur de vous connaître et de vous aimer, comme je vous aime depuis quatre ans. Je ne pense qu'à vous; je ne vis que par vous; je ne suis heureux qu'ici; vous êtes mon luxe et ma joie; j'ai le bonheur d'être aimé de

vous, et voilà maintenant que nous ne pouvons pas nous marier.

JEANNE, *en larmes.*

C'est affreux !

MADAME FONTET

Mais... et votre tante, est-ce qu'elle n'avait pas parlé de vous doter ?

ÉTIENNE, *ironique.*

Ma tante ?... Oui... à la condition que j'épouse une femme riche, qui représente !

MADAME FONTET

Ça tombe mal.

ÉTIENNE

Une idée de vieille bonne femme, qu'est-ce que vous voulez ? Je n'ai jamais pu la convaincre que ce serait le contraire qui serait raisonnable.

MADAME FONTET

Et que vous a-t-elle promis si vous suiviez son conseil ?

ÉTIENNE

De faire en sorte que j'aie de quinze à vingt mille livres de rentes.

MADAME FONTET

Sapristi !

ÉTIENNE

N'en parlons plus, ça me met en rage.

JEANNE

Je ne me marierai jamais.

ÉTIENNE

Ni moi non plus. Je vous aime trop pour en aimer jamais une autre.

MADAME FONTET

Pauvres enfants !... (*Un temps.*) Maintenant... attendez donc ?

JEANNE *et* ÉTIENNE, *ensemble.*

Quoi?

MADAME FONTET

Il y a toujours M. Masson !...

ÉTIENNE

M. Masson ?...

MADAME FONTET

Oui, un ancien ami de son père qui vient ici quelquefois. Comment ne l'y avez-vous pas rencontré?... M. Masson est un vieux célibataire très riche... il a environ soixante ans... Il a dirigé une grosse maison de commerce, où il a fait fortune... Il vit retiré des affaires, et connaissait beaucoup mon mari. Dans ce temps-là, ils faisaient tous les deux un tour ensemble le dimanche. Il était même un peu l'obligé de M. Fontet qui lui avait rendu un gros service au moment où ses affaires étaient encore modestes. Aussi avait-il paru autrefois nous témoigner un certain intérêt. Nous ne l'avons pas perdu de vue, du reste ; il vient souvent nous voir ; il doit même venir aujourd'hui, et peut-être qu'en s'y prenant habilement, il consentirait, je ne dis pas à doter Jeanne, mais à faire quelque chose pour nous.

JEANNE

C'est un vieil avare !

MADAME FONTET

Cela n'empêche pas que dans le temps, il avait

positivement parlé de s'occuper de toi, peut-être même de te doter ; je m'en souviens parfaitement.

JEANNE

Des propos en l'air !...

MADAME FONTET

Pourquoi ne pas les lui rappeler, ces propos en l'air ? Il est brouillé à mort avec ses seuls héritiers, les Martenot, depuis dix ans. Ils ne se voient plus. Il n'y a donc rien à craindre de ce côté-là.

JEANNE

C'est vrai ; mais tel que je le connais, il ne se décidera jamais à distraire de sa fortune une cinquantaine de mille francs, par pure générosité.

ÉTIENNE

On peut toujours essayer !

MADAME FONTET, *à Jeanne.*

C'est toi qui désespères, maintenant ?

JEANNE

Ah ! Dieu sait, si je voudrais voir ton projet réussir !... Seulement, je ne veux pas me faire de fausse joie, et je préfère attendre.

MADAME FONTET, *réfléchissant.*

Voyons, la dernière fois que je l'ai rencontré, il m'a dit qu'il viendrait nous voir dimanche. C'est bien dimanche aujourd'hui, n'est-ce pas ?

ÉTIENNE

Oui.

MADAME FONTET

Eh bien ! qu'est-ce que nous risquons à être très

aimables avec lui, à lui parler de notre situation pécuniaire, à l'attendrir sur nos projets, à lui rappeler sa promesse ? Il n'est pas de bois, cet homme ; il nous a même toujours traitées avec beaucoup d'amitié. Qu'en penses-tu, Jeanne ?

JEANNE

Je ne demande pas mieux, moi. Je suis prête à faire tout ce qu'il faudra ! Si tu as la moindre idée que la demande ait quelque chance de réussite... nous serions bien bêtes de ne pas la tenter !

ÉTIENNE

Oui, oui, tentez-la !... Allons, je reprends confiance !

MADAME FONTET

Moi aussi !

JEANNE

Moi aussi, alors !...

MADAME FONTET, *à Etienne.*

Seulement, vous, il faut vous en aller. Faites un petit tour, ça vous fera du bien, après avoir été enfermé toute la semaine ; et avant de rentrer chez vous, passez par ici, pour savoir s'il y a du nouveau.

ÉTIENNE

Bien ; c'est entendu. Tâchez de réussir, dites ?

MADAME FONTET

Comptez sur moi !

JEANNE

Et sur moi !... Mais il n'est que deux heures.

M. Masson ne viendra pas avant une heure d'ici. Restez encore un peu avec nous !

MADAME FONTET

Laisse-le partir. Il a besoin de prendre l'air. Et puis, il faut que nous fassions nos préparatifs pour recevoir dignement notre hôte.

JEANNE

Encore dix minutes !

ÉTIENNE

Oui, dix minutes seulement !...

MADAME FONTET

Mon Dieu, que vous êtes enfants !...

ÉTIENNE

Eh bien ! je m'en vais, là ! Mais faites tous vos efforts, déployez toute votre éloquence... madame Fontet !... Jeanne ! Je serais si heureux !...

MADAME FONTET

C'est convenu !

ÉTIENNE

Au revoir, Jeanne !

JEANNE

Au revoir, Étienne... et soyez sûr que, quoi qu'il arrive, je vous aimerai toujours !

ÉTIENNE

Merci ! (*Il sort.*)

SCÈNE II

JEANNE, MADAME FONTET

MADAME FONTET

Comment n'avais-je pas pensé plus tôt à M. Mas-

son ?... Voyons, comment faire pour le bien recevoir ?... D'abord, as-tu des petits gâteaux ?... On lui fera faire du thé... Il aime beaucoup le thé ! Y en a-t-il encore ? Maintenant notre feu marche ? Oui !... Il craint beaucoup le froid !... Ah ! ma fille !... si nous réussissions !... Remets donc tout de même une bûche. Dans les grandes occasions, il ne faut pas faire d'économies. Les quatre sous de bois que nous allons brûler là, vont peut-être nous rapporter une dot pour toi... Approche le grand fauteuil du feu, le grand fauteuil de malade !... Ah ! attends... que je réfléchisse !... Oui, avec beaucoup de coussins !... Eh bien ! non ! Laisse-le là... Cependant !... Voyons... qu'en penses-tu ? Il me semble qu'en le faisant asseoir dans le grand fauteuil, nous avons l'air de lui rappeler son âge !... Et, on n'aime pas cela, généralement !... Maintenant, il faut calculer aussi qu'on aime bien à avoir ses aises !...

JEANNE

En tous cas, je ne le préparerais pas d'avance, ton fauteuil ! parce que s'il le voit là, en arrivant, il ne comprendra pas l'amabilité que tu lui fais !

MADAME FONTET

Comment ?

JEANNE

Non, il croira que le fauteuil était déjà là pour toi !...

MADAME FONTET

Ah bien ! dis donc... tu es bonne, toi, je te remercie ! Avance-le tout de même. Je crois que ça vaut mieux !...

JEANNE, *avançant le fauteuil.*

Là... avec un coussin pour ses pieds !...

MADAME FONTET

Et un autre pour ses reins !...

JEANNE, *riant, à madame Fontet.*

Mon Dieu, que nous sommes bêtes, là, toutes les deux !

MADAME FONTET

Ça ne fait rien, puisqu'on ne nous voit pas. Maintenant, quelque chose de plus important. Il a la goutte, tu sais, M. Masson, et, comme tous les malades, il adore causer de sa maladie, en définir les causes et en analyser la marche. Alors, au milieu de la conversation, tu me diras : « Mais, maman, qu'est-ce que c'est donc au juste que la goutte ? » Et je te répondrai : « Demande à monsieur, mon enfant. » C'est bien entendu ?...

JEANNE

Oui, maman !... (*Jouant la comédie.*) « Mais, maman, qu'est-ce que c'est donc au juste que la goutte ? »

MADAME FONTET, *jouant la comédie.*

« Demande à monsieur, mon enfant !... »

JEANNE

J'y suis ?

MADAME FONTET

Tout à fait !... Ah ! encore autre chose. Une certaine élégance convient à cette fête. Sommes-nous à peu près présentables. Viens ici plus près... là !... Tu es coiffée ?... oui... rarrange un peu tes cheveux du côté gauche !... C'est ça, non... non... ne touche pas

le côté droit ; tu as là une petite mèche, qui est parfaite. Maintenant, ta robe !... Elle va bien ?... Oui... tourne-toi un peu...

JEANNE

Mais pourquoi tous ces préparatifs ?... On dirait que tu vas me présenter à un mari ?

MADAME FONTET

Non, mais il faut savoir prendre les gens comme ils demandent à être pris. Tu as quelque chose à demander à un monsieur d'un certain âge ; il n'y a qu'un moyen de l'obtenir : c'est d'être gentille à regarder.

JEANNE

Oh ! maman !

MADAME FONTET

Crois-moi. L'affaire dépend entièrement de tes façons d'être. Tu as des armes. Sers-t-en ! Moi, là-dedans, je ne compte pas, ou très peu. Les yeux, le sourire, l'esprit, tu as tout cela. Quand il sera là, cause, ris, papote. Il croira que tu le trouves charmant et il sera très flatté. Nous n'en aurons que plus de facilité à lui faire notre petite demande. Du reste, plus j'y pense, plus je suis convaincue qu'il ne peut pas nous refuser. Ton père l'a tiré d'embarras très-sérieux, du temps de notre prospérité. Il allait faire faillite, ni plus ni moins, ce bon M. Masson... Ne lui parle pas de ça !... C'est à la suite de cette affaire-là qu'il a promis à ton père d'être toujours à sa disposition, s'il avait besoin d'un service, et

même d'un gros service. Ainsi... ne nous intimidons pas !... Soyons fortes... tu te sens forte ?...

JEANNE, *faiblement et lui prenant la main.*

Oui.

MADAME FONTET, *même jeu.*

Moi aussi.

JEANNE

Nous n'en avons pas l'air.

MADAME FONTET

Nous avons tort. Ça prendra très bien... très bien... tu entends ? D'abord, il te trouve très gentille... il a un œil pour toi depuis longtemps. C'est bien visible, chaque fois qu'il vient. Il se met à côté de toi, il a des attentions !

JEANNE, *riant.*

Alors, en me voyant si aimable avec lui, il va te demander ma main ! Vois-tu, s'il allait... En voilà un dénouement !...

MADAME FONTET, *à part.*

Ça ne serait déjà pas si bête ! (*Haut.*) Quelle heure est-il ?

JEANNE

Trois heures.

MADAME FONTET

Il ne peut plus tarder.

JEANNE

Je ne suis pas rassurée. Je voudrais bien être plus vieille d'une heure ou deux.

MADAME FONTET

Allons, allons ! de l'aplomb et du sang-froid

JEANNE

Ecoute !... Je crois qu'on a sonné !

MADAME FONTET

Oui, on a sonné. (*Allant écouter à la porte du fond.*) C'est lui !... Je l'entends qui souffle en retirant son paletot.

JEANNE

J'ai la chair de poule !

SCÈNE III

LES MÊMES, MASSON

MADAME FONTET

Monsieur Masson ! Ah ! que c'est aimable à vous d'avoir tenu votre promesse et d'être venu nous voir !

JEANNE

Bonjour, monsieur Masson.

MADAME FONTET

Et surtout par ce froid !... Approchez-vous donc du feu... Jeanne !... baisse un peu la trappe !... Et comment allez-vous, cher monsieur ?...

MASSON

Très bien, très bien. Et vous-même ?

MADAME FONTET

Vous êtes trop bon. Ça ne va pas mal !

MASSON, *à Jeanne.*

Et vous, ma petite amie ?... On grandit toujours en sagesse et en beauté ?...

MADAME FONTET

Elle est bien gentille et bien simple !

MASSON

Dire qu'on a vu ça .. ce n'était pas plus haut que ma botte !... Enfin !...

MADAME FONTET

Mais asseyez-vous donc !... Voilà un fauteuil qui vous tend les bras !

MASSON

Ce grand fauteuil de malade ?... Vous avez préparé ça pour moi ? Je n'en ai pas besoin !...

JEANNE

Nous ne l'avons pas préparé pour vous. Il est toujours là... C'est maman qui s'y met d'habitude.

MASSON

Ah !... Eh bien ! puisqu'il y est, je vais en profiter.

MADAME FONTET, *bas, à Jeanne.*

Tu vois : il est très content !

JEANNE, *bas, à madame Fontet.*

N'empêche que c'était une gaffe !

MASSON

Voyons, mademoiselle Jeanne, venez là, à côté de moi.

JEANNE

Sur ma petite chaise !

MADAME FONTET

Comme un bébé !

JEANNE, *s'installant.*

Là !... Maintenant, qu'est ce qu'il y a pour votre service ?...

MADAME FONTET

Dis donc à la bonne d'apporter des petits gâteaux et du thé !... Vous prendrez bien une tasse de thé avec nous ?...

MASSON

Du thé ?... Jamais !... Cela m'est absolument défendu. (*Coup d'œil de Jeanne à madame Fontet.*)

JEANNE

Alors un petit verre de malaga avec des biscuits ?... Hein ?... Vous ne me refuserez pas ?...

MASSON

A la condition que vous en prendrez avec moi ?...

JEANNE, *allant à la porte pour parler à la bonne.*

Tiens ! pardi !...

MADAME FONTET

Et nous trinquerons à votre santé !

MASSON

C'est cela !...

MADAME FONTET

Et vos neveux, les Martenot ?... Vous ne les voyez toujours pas ?

MASSON

Je ne les reverrai même jamais. Ils se sont conduits avec moi comme les derniers des derniers. De plus, mon neveu mène une vie de polichinelle ; ma nièce dépense un argent fou, et leur fils, Maurice, est un petit polisson, qui a quinze ans, qui est à Saint-Louis, et qui découche. Ça promet !

MADAME FONTET

Avec de pareils exemples sous les yeux !

MASSON

Ça n'a rien d'étonnant !

MADAME FONTET

Et cette vilaine goutte ? Vous laisse-t-elle un peu de repos ?

MASSON

Je n'ai pas trop à m'en plaindre.

JEANNE

Mais maman, qu'est-ce que c'est donc au juste que la goutte ?...

MADAME FONTET

Demande à monsieur, mon enfant.

MASSON, *se récriant.*

Mais je ne sais pas ! Je suis très incompétent sur ces matières-là. J'ai la goutte, c'est vrai, mais très bénigne, très inoffensive !... Je ne suis pas absolument gâteux, madame Fontet !

JEANNE, *bas, à madame Fontet, ironique.*

Bravo !

MADAME FONTET, *bas, à Jeanne.*

Que veux-tu ? Il fait le jeune homme !

JEANNE

Le fait est que ce n'est pas à votre âge qu'on peut être gravement malade !

MASSON

Eh ! Eh !

JEANNE

Quel âge avez-vous, sans indiscrétion ?

MADAME FONTET

Oui ?

MASSON

Devinez !

MADAME FONTET

Voyons !...

MASSON, *désignant Jeanne.*

Laissez-la parler, madame Fontet.

JEANNE

Voulez-vous que je sois sincère ?... Moi, je vous donne quarante-sept ans !

MASSON, *lui prenant les mains et les gardant un instant dans les siennes.*

Laissez-moi baiser vos jolies mains pour cette bonne parole.

JEANNE

Vous n'avez pas ça ?... J'ai fait une gaffe, alors ?...

MASSON

Je n'ai pas ça ?... J'ai bien plus, hélas !... J'en ai cinquante-cinq !...

MADAME FONTET, *à part.*

Et dix avec !

JEANNE

Non ?...

MADAME FONTET

Vraiment ?

JEANNE

Ce n'est pas possible. M. Masson se moque de nous !

MASSON

C'est la vérité pure !

JEANNE

Ah ! bien, par exemple ! on nous l'aurait donné en mille que nous ne l'aurions pas deviné, hein, maman ?...

MADAME FONTET

Certes non.

JEANNE

Vous avez l'air si jeune, si gai !

MADAME FONTET, *à la bonne qui apporte un plateau.*

Posez ça là. Sers-nous, Jeannette !

MASSON

Elle est charmante, votre fille !

MADAME FONTET

Pas avec tout le monde !

MASSON

Et vous ne la mariez pas ?

MADAME FONTET

Hélas ! Je voudrais bien, et elle aussi, la pauvre enfant... et vous venez, monsieur Masson, de toucher là une plaie toujours bien vive. Mon cœur de mère a bien à souffrir, allez !... Quand on pense que cette pauvre petite a vingt-cinq ans !... Il y a des heures où nous sommes bien tristes, toutes les deux !... Ah ! cette fâcheuse question d'argent !... Elle est effrayante, et je crains bien que maintenant...

JEANNE, *apportant le petit verre de Masson.*

Ne vous dérangez pas, je passerai par-dessus vous !

MASSON, *l'arrêtant par les mains.*

Dites-moi... on ne se marie pas, alors ?...

JEANNE

Ce n'est pas commode. Il faut avoir une dot pour se marier et ma pauvre mère ne peut guère songer à m'en donner une. Pensez que nous sommes obligées de travailler pour joindre les deux bouts!...

MADAME FONTET

Oui, c'est exact... nous faisons des petits ouvrages de tapisserie, et nous les vendons ensuite. Bon an, mal an, nous nous faisons ainsi trois ou quatre cents francs. Sans ce petit bénéfice supplémentaire, nous n'arriverions pas.

MASSON

Alors, ce n'est pas une légende. Il y a vraiment des femmes du monde qui travaillent pour vivre?

MADAME FONTET

Nous en sommes une preuve évidente.

MASSON

Je ne l'aurais jamais cru! (*A Jeanne. Très-aimable.*) Mais savez-vous que c'est très ennuyeux de ne pas se marier?... surtout quand on est gentille... et vous l'êtes!... (*A madame Fontet.*) Un beau brin de fille, vous savez!... fraîche et rose!... Des yeux... une peau... des bras... une jolie taille... Je vous fais mes compliments, madame Fontet!

MADAME FONTET

Eh bien, vous voyez, il paraît que cela ne suffit pas toujours. Ce n'est pas qu'elle manque d'amoureux... Oh! elle en a!... seulement, ils reculent tous, effrayés, quand on leur fait cette phrase terrible et terriblement toujours la même : « Elle n'a pas de dot... »

MASSON

Oui ! oui !...

MADAME FONTET

Si seulement nous trouvions parmi nos connaissances une âme charitable qui consentît à lui constituer une petite rente de deux ou trois mille francs, pas plus !... Avec les quelques relations qui nous restent, et en la menant un peu dans le monde, nous parviendrions facilement à un résultat satisfaisant... mais voilà !

MASSON

Oui... voilà !...

MADAME FONTET

Nous avions compté un instant sur un ancien ami de mon mari, à qui M. Fontet avait rendu de grands services ; et puis, il a disparu, nous ne l'avons plus revu ; nous avons appris qu'il s'était ruiné avec... vous savez quoi ?... Ah ! les amis qui vous restent, c'est plus rare qu'on ne pense !...

JEANNE, *très enveloppante.*

Aussi nous vous sommes bien reconnaissantes de venir nous voir, monsieur Masson. Ce n'est pas vous qui oubliez vos anciens amis, parce qu'ils sont dans le malheur ! Je le disais encore l'autre jour à maman, qui, à propos d'une petite affaire, était très embarrassée ; je l'engageais à aller vous demander des conseils...

MASSON

Des conseils ?... tant que vous en voudrez !...

JEANNE, *de plus en plus pressante.*

N'est-ce pas ?... Tu vois, maman, comme M. Mas-

son est gentil. Tu es trop timide! Elle est trop timide. Elle n'ose rien. Moi, je ne suis pas comme toi, et je n'irais pas par quatre chemins. J'aurais quelque chose à demander; j'irais trouver M. Masson, tout de suite... en garçon. Ce n'est pas de ma faute... je vous aime beaucoup!...

MADAME FONTET

Qu'elle est folle!

MASSON

Pas du tout, laissez-la donc. Elle est délicieuse.

JEANNE, *à madame Fontet.*

Ah! tu vois!... M. Masson est excellent, et tu as bien tort d'hésiter quand tu as quelque chose à lui demander. Voilà mon opinion, quand je vous vois là, bien à votre aise et bien libre auprès de nous. Ai-je tort?

MASSON

Nullement. Elle est exquise!

MADAME FONTET

Vous l'approuvez?

MASSON

De tous points.

MADAME FONTET, *sur un regard de sa fille.*

Alors... je ne sais pas, moi, mais je vais peut-être me risquer à vous rappeler, non pas une promesse, que vous nous aviez faite, ce serait exagérer... mais certaines paroles que vous aviez prononcées jadis... à la légère, évidemment, quoiqu'elles aient été assez sérieusement dites, pour que je m'en souvienne encore.

MASSON

Parlez, madame Fontet...

MADAME FONTET

Eh bien ! voilà... c'est un sujet assez délicat à aborder...

JEANNE, *lui donnant un verre de malaga.*

Buvez donc...

MASSON, *prenant le biscuit qui est à côté.*

Le biscuit d'abord !

JEANNE

C'est ça !... (*Prenant un verre.*) Nous allons faire la dînette tous les deux ! Va donc, maman !

MADAME FONTET

Si vous m'interrompez tout le temps !...

JEANNE, *à Masson.*

Qu'elle est susceptible !

MASSON

Vous disiez que c'était un sujet difficile à aborder.

JEANNE, *à Masson.*

Qu'est-ce que ça peut bien être ?...

MADAME FONTET

Eh bien ! vous nous aviez dit autrefois que si Jeanne avait quelques difficultés à se marier, ce qui n'est devenu, hélas ! que trop certain à l'heure actuelle, vous seriez prêt, comme ancien ami de mon pauvre mari, qui vous aimait bien, à faire quelque chose pour nous, à nous aider, enfin à constituer une petite dot à Jeanne. (*Mouvement de Masson.*

JEANNE

Ah ! c'est vrai ! vous avez dit cela !...

MASSON

Vous croyez ?... Vous êtes bien sûres ?

JEANNE *et* MADAME FONTET

Absolument.

MASSON

Ah !

JEANNE, *très pressante.*

Vous seriez si gentil, monsieur Masson ! Vous qui êtes si aimable, si généreux ! quelle bonne idée vous aviez eue là et comme vous devriez vous en souvenir ! Justement, le moment en est venu. Je connais deux ou trois jeunes gens qui ne demanderaient pas mieux que de m'épouser. Ça ne dépend que de vous. Un bon mouvement, dites ?... Je vous aimerai bien, allez ! Vous serez notre ami, notre père ! Il y aurait toujours une place pour vous à notre table, à notre foyer ! On vous soignerait bien ; vous trouveriez chez nous la gaieté et le bonheur que vous y auriez faits vous-même !... Nous serions sauvées... sauvées, ma mère et moi !... Être notre sauveur !... ce rôle-là ne vous tente pas ? Dites que si ? Dites ?... Monsieur Masson !... Dites que vous consentez et je vous embrasse !...

MASSON, *après avoir regardé Jeanne deux ou trois fois, à part.*

¡Ravissante créature ! (*Haut.*) Eh bien, voyons !... Je vais vous faire une proposition !...

JEANNE, *à madame Fontet.*

Ça y est !

MASSON

Mais elle n'a aucun rapport avec ce que vous me

demandez ! C'est tout autre chose ! tout autre chose ! Voilà déjà longtemps que j'y pense. Chaque fois que je passe une heure avec vous, j'en reviens à la même idée !... Elle me tient très au cœur et je vais vous la dire aujourd'hui où je vous ai trouvée si... gentille avec moi. D'abord, je vous assure que la situation où vous êtes me cause beaucoup de chagrin. Des femmes aussi charmantes que vous deux !... Être presque réduites à la misère ! C'est injuste et pénible !

MADAME FONTET

Alors ?...

MASSON

Alors !... mais c'est à mon tour d'être embarrassé et ce que j'ai à vous proposer est assez délicat !... Mademoiselle Jeanne, allez un peu dans votre chambre... Eh bien non, au fait, restez !... Autant parler devant vous, tout de suite, hardiment...

JEANNE, *à part.*

Qu'est-ce qu'il veut faire ?

MASSON, *à madame Fontet.*

Eh bien, voilà !... Votre fille est adorable et les jeunes gens sont des imbéciles de ne pas se précipiter à ses pieds, tous à la fois, pour la demander en mariage, rien que pour sa beauté !... D'autre part, moi, je suis un vieux bonhomme qui n'en a plus pour bien longtemps sur cette terre et qui ne serait pas fâché d'égayer un peu la fin de sa vie par la vue d'une jolie personne, à qui il laisserait probablement la totalité de sa fortune, si elle se montrait affec-

tueuse et dévouée... En un mot, mademoiselle Jeanne, voulez-vous m'épouser?... Le projet que j'ai formé est audacieux, je le sais, mais il est accompagné de bien des avantages pour vous. Vous voilà tirées d'embarras pour le présent, toutes les deux, car madame Fontet habiterait avec nous, et dame!... pour l'avenir!... J'ai trente mille livres de rente!... D'un autre côté, je n'ai pas d'héritiers, puisque les Martenot ne comptent pas, et je vous avoue qu'il me serait un peu pénible de laisser ma fortune à l'Assistance publique, ou même à quelque fondation pieuse. Ça ne profite à personne. L'argent est gaspillé dans les bureaux, et il y a toujours autant de pauvres. Mais, je ne vous en dis pas plus long... seulement, voilà déjà quelque temps que je mijote ce petit projet, et vous devez bien penser que je suis très désireux d'avoir de suite votre réponse. Aussi, je vous laisse seules, je vais aller faire une course ou deux, et dans une heure, je viens savoir le résultat de votre conversation!... Ne me dites rien pour le moment, je ne veux rien entendre!... Consultez-vous... Je reviens dans une heure et je m'invite à dîner avec vous, si vous le voulez bien. Au revoir! Au revoir! (*Il sort précipitamment.*)

SCÈNE IV

MADAME FONTET, JEANNE

JEANNE

Ah bien non! par exemple!... Non, non, non, non! ça! jamais! Aller m'enterrer avec ce vieil

avare ! Plutôt mendier dans les rues ! Plutôt mourir de faim ! Tout plutôt que de l'épouser, tout !... Il n'a pas de toupet ! Qu'il garde ses trente mille livres de rente ! Je ne les échangerai certainement pas contre ses soixante-dix ans !...

MADAME FONTET

Soixante-cinq !

JEANNE

Qu'est-ce que tu dis ?...

MADAME FONTET

Je dis soixante-cinq... seulement !...

JEANNE, *après avoir regardé fixement sa mère.*

Comment ?... Est-ce que tu me conseillerais... toi, ma mère ?... Ah ! ce serait vraiment gentil !... Ça partirait d'un bon cœur ! Le joli mariage et comme on y danserait !

MADAME FONTET

Je ne te conseille rien, là !

JEANNE

Non. Seulement tu me blâmes de ne pas accepter avec joie ses propositions. C'est tout comme ! Faut-il que tu aies envie de te débarrasser de moi !

MADAME FONTET

Veux-tu te taire un peu ? Tu te montes, tu te montes, tu t'emportes !... et cela avant même de savoir ce que je pense !... Évidemment, ce n'est pas tentant !... Mieux vaudrait qu'il nous eût accordé ce que nous lui demandions !

JEANNE, *ironique.*

Tu crois ?

MADAME FONTET

Mais puisque cela n'est pas ! Cherchons au moins, sans nous mettre en colère, ce qu'il peut y avoir d'acceptable pour nous dans ces arrangements, quitte à refuser après...

JEANNE

Non, non, là ! J'aime Étienne, je n'aime que lui, je l'adore ; depuis quatre ans, je ne pense qu'à lui, c'est le seul homme que je puisse aimer ; ce n'est pas pour être la femme d'un autre, et de quel autre ! Je ne me marierai pas, voilà tout ; je ne serai pas la première femme qui restera toute sa vie fidèle à un souvenir.

MADAME FONTET

Ma chère enfant, je te l'ai dit cent fois, tu es beaucoup trop romanesque, et... (*On sonne.*) On sonne !... Tiens, voilà Étienne !

JEANNE

Nous allons voir ce qu'il en pense !

SCÈNE V

LES MÊMES, ÉTIENNE

ÉTIENNE

Il est venu ?

JEANNE

Oui !

ÉTIENNE

Eh bien ?..

JEANNE

Eh bien !... rien... seulement...

ÉTIENNE

Seulement ?...

JEANNE

Il a demandé ma main !...

ÉTIENNE, *révolté.*

Oh !...

JEANNE

C'est à se tordre !

MADAME FONTET

Jeanne !

JEANNE

Et maman me conseille d'accepter !...

ÉTIENNE

Madame Fontet ! Vous n'y pensez pas ?...

JEANNE

Si, si, elle y pense !...

ÉTIENNE, *à madame Fontet.*

Alors vous perdez le jugement ? Marier votre fille à ce vieux bonhomme ! Vous pouvez en supporter un seul instant l'idée ? Vous ne voyez donc pas tout ce qu'elle a d'offensant. Mais vous ne ferez pas cela. Je vous en empêcherai.

JEANNE

A la bonne heure !

MADAME FONTET

Ah çà ! Voulez-vous m'écouter un peu tous les deux ! D'abord Étienne, de quoi vous mêlez-vous, mon cher ami ? Il est convenu que vous ne pouvez pas épouser Jeanne, n'est-ce pas ? dans les conditions

actuelles ? Eh bien, alors ?... Vous n'avez pas le droit, si quelquefois l'envie lui en venait, de lui faire manquer une position que je ne craindrai pas de dire très belle, pour le simple plaisir de la lui faire manquer. Vous n'y gagnerez rien. Maintenant toi, Jeanne, tu as tort, tu as tort d'être aussi catégorique, de ne pas réfléchir un peu, sans parti pris, à tous les avantages que t'offre ce mariage-là. Nous n'avons pas le droit d'être difficiles. Nous n'avons plus le sou. Nous sommes dans la misère ! Nous sommes lâchées par tout le monde, par tous nos amis successivement, excepté par Étienne, à qui, pour sa récompense, nous empruntons, par-ci par-là, une centaine de francs, à lui qui est déjà gêné, et sans jamais rien lui rendre. J'en ai honte, tenez ! Vous nous avez toujours obligées si spontanément ! Nous nous éreintons à faire des ouvrages de tapisserie qu'on nous paie mal, jusqu'à des trois heures du matin ; j'y perds les yeux, et toi, tu y rougis les tiens. Un an encore de cette vie-là, et je serai clouée dans mon lit. Quant à toi, tu seras laide. Un beau résultat !... Au lieu de cela, moyennant de petits sacrifices de délicatesse, tu peux être riche du jour au lendemain, très riche ! Le présent est assuré pour nous deux ; un présent qui n'a rien de bien gai, je l'avoue, mais qui, en comparaison, est satisfaisant. Quant à l'avenir, il est splendide !... Trente mille livres de rentes ! s'il vous plaît !... et cela, à brève échéance !... Enfin, Étienne, vous qui êtes un garçon de bonne foi, vous qui êtes sensé, maintenant que vous êtes calme, est-ce que je n'ai pas raison ?

ÉTIENNE

Dame !... C'est cruel, ce que vous dites, mais je dois avouer que c'est assez juste !

JEANNE

Mais tu passes ton temps à enterrer M. Masson ! Qui te dit qu'avant de jouir de cet avenir superbe, comme tu te plais à le répéter, nous n'aurons pas dix ou vingt ans de tortures ? En ce moment, nous vivons mal, je le veux bien, mais en somme, nous vivons, nous sommes libres. Une fois mariée, sais-je si je ne souffrirai pas davantage, ou autrement ?...

MADAME FONTET

Non ! Je n'irai pas jusqu'à te dire que M. Masson est le mari rêvé, mais tel que je le connais, tel que je l'ai toujours vu, c'est un aimable vieillard. Il a cette réputation-là partout ! Il fait tout ce qu'on veut. Il est très bien élevé. Tu seras très libre et très tranquille avec lui. De plus, c'est un galant homme, et il vaut mieux que bien des jeunes gens !...

JEANNE

Épouse-le, toi, si tu le trouves si bien !

MADAME FONTET

Et puis enfin, il n'y a rien de commode comme ces grands enfants qu'on appelle des vieillards, quand on sait s'y prendre avec eux. Ils ont conscience de leur état et savent se montrer indulgents. Tu feras tout ce que tu voudras de lui, j'en suis sûre, avec un peu de flatterie et de condescendance. Tout à l'heure, rien que parce que tu causais un peu avec lui, il était radieux. Ce sera un père pour toi, plus encore

qu'un mari. C'est un père qui cherche une fille, ça se voit tout de suite!

JEANNE

Eh bien, moi, je pense tout le contraire.

MADAME FONTET

Allons, allons, Jeannette, crois-moi!... tu seras la plus heureuse des femmes!... Tu te plains toujours, et avec raison, que nous vivons isolées, que nous ne voyons personne. Tu seras riche, tu pourras voir du monde, recevoir, sortir, aller et venir à ta guise. Nous ne perdrions pas Étienne de vue : il viendrait de temps en temps passer la soirée avec nous, (*A Étienne.*) en ami, bien entendu. Nous ferions notre petite partie, comme par le passé; il n'y aurait rien de changé dans nos relations, rien de troublé dans nos habitudes, sauf que nous aurions trente mille livres de rente et que nous serions à jamais délivrées du souci constant de notre existence journalière... et c'est bien quelque chose... Quant à l'avenir, je ne te répéterai pas ce que je te disais tout à l'heure!... En somme, réfléchis et réfléchis vite. Étienne, tâchez de la décider. Moi, je vais donner quelques ordres pour le dîner. Quand je reviendrai, que je te retrouve les yeux secs, n'est-ce pas, et raisonnable, si cela se peut!

JEANNE

C'est tout réfléchi, je n'accepte pas!

MADAME FONTET

Mais, petite bête, pense donc qu'il a soixante-dix ans!

JEANNE

Tu disais soixante-cinq, tout à l'heure !

MADAME FONTET

Jamais !

JEANNE

Si, seulement tu varies suivant les besoins de la cause.

MADAME FONTET

Mettons soixante-cinq. De plus, il est très mal hypothéqué ! il a des crises de goutte épouvantables depuis longtemps. Ainsi ! Je n'ajoute rien, et je vais préparer le dîner. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI

JEANNE, ÉTIENNE. *Un temps.*

JEANNE

Qu'est-ce que vous en pensez, vous ?

ÉTIENNE

Moi ? je ne sais pas trop... Les conseils, dans ces cas-là, c'est toujours très difficile à donner...

JEANNE

Enfin, vous avez bien une idée !

ÉTIENNE

Mon Dieu... oui et non.

JEANNE

Dites toujours !... On verra après ! Eh bien !... parlez !...

ÉTIENNE

C'est que je ne sais si je dois vous influencer !... C'est si grave... les mariages !...

JEANNE

Vous craignez les responsabilités ?

ÉTIENNE

Non, mais...

JEANNE

Oui, enfin... vous pensez comme maman.

ÉTIENNE

Non, Jeanne !

JEANNE

Du reste, au fond, maman a raison. Je le sens bien.

ÉTIENNE

Non. Elle a tort. Vous ne pouvez pas épouser M. Masson. Aussi, épousez-moi. C'est l'indécision qui m'a toujours perdu, mais cette fois, on ne pourra pas dire que je suis indécis. Je vous prends coûte que coûte ; il arrivera n'importe quoi, ça m'est égal, nous verrons après et nous tâcherons de nous en tirer.

JEANNE

Il arrivera que je vous serai à charge au bout de peu de temps, que vous regretterez la folie que vous aurez faite, et vous ne pourrez plus me voir en face. Et ce n'est pas tout ! Mais vous l'avez dit vous même tout à l'heure avec infiniment de justesse. Notre ménage... ce ne serait pas la pauvreté, mais la misère, oui, la misère pour nous tous. Vous avez votre mère et votre sœur à soutenir. Il faut compter que maman n'a plus rien, elle non plus. Nous aurions donc trois mille francs pour vivre à cinq. Vivre à

cinq, et peut-être davantage un jour, avec trois mille francs, c'est littéralement impossible. Il y a entre nous un obstacle insurmontable. Que voulez-vous, il faut en prendre notre parti bravement. Il faut que j'épouse monsieur Masson. Au moins, ma mère sera tirée d'embarras et nous n'aurons pas, toutes deux, la perspective de finir misérablement. Maintenant, comme maman le disait tout à l'heure, vous pourrez peut-être venir nous voir de temps en temps, en ami, en ami seulement, car si j'accepte ce mariage je l'accepte avec toutes ses conséquences et je veux rester une honnête femme. Nous ne serons pas l'un à l'autre, mais la séparation ne sera pas trop brusque, et par-ci par-là nous pourrons encore causer de nos rêves... Allons, mon ami, du courage; il faut nous dire adieu!

ÉTIENNE

Oui, vous avez raison... *Un temps.* Maintenant, Jeanne...

JEANNE

Quoi?

ÉTIENNE

Je comprends, à la rigueur, que vous acceptiez ce mariage avec toutes ses conséquences et que tout compromis vous répugne. Là-dessus, je suis entièrement de votre avis. Mais alors, à quoi bon venir vous voir? A quoi bon exaspérer inutilement l'affection que nous pouvons avoir l'un pour l'autre?

JEANNE

Ah! je ne sais pas... je ne sais plus.

ÉTIENNE

Entretenir un amour sans issue possible, c'est se créer un chagrin superflu au milieu de tant d'autres.

JEANNE

Je ne vous dis pas le contraire. Ce n'est pas gai.

ÉTIENNE

Non, ce n'est pas gai de se voir et d'être obligé de se dire : jamais nous ne serons réunis! (*Un temps.*)

JEANNE

Maintenant, si vous entrevoyez la moindre lueur d'espoir... quelque fugitive et lointaine qu'elle soit, dites toujours. (*A partir de ce moment, Jeanne et Étienne, très gênés par ce qu'ils ont à se dire doivent jouer la scène très en dedans.*)

ÉTIENNE

Non, je n'entrevois rien.

JEANNE

Ah !

ÉTIENNE

Comment, ah ?

JEANNE

Je dis ah ! simplement parce que...

ÉTIENNE

Parce que ?...

JEANNE

... Je me figurais, à tort sans doute, que vous conserviez encore une raison quelconque d'espérer.

ÉTIENNE

Une raison si vague en tous cas, si aléatoire, et de plus si gênante.

JEANNE

A dire ?

ÉTIENNE

Oui.

JEANNE

Dites tout de même !

ÉTIENNE

Non.

JEANNE

Puisque je vous tends la perche ?

ÉTIENNE

N'importe !...

JEANNE

D'ailleurs, je vous ai deviné !

ÉTIENNE

Comment ?

JEANNE

C'est bien malin ! Que pouvez-vous avoir pensé, sinon qu'un jour, peut-être, je deviendrai libre, et qu'alors !...

ÉTIENNE, *vivement.*

Oui, mais c'est impraticable, pour plusieurs raisons ! La première, c'est que nous spéculerions là sur l'existence d'un vieillard, qui, pour n'être pas bien intéressant, n'en est pas moins une créature comme nous !

JEANNE

Oui, en être réduits là!

ÉTIENNE

Nous qui avons toujours été des gens honnêtes!

JEANNE

Nous qui aimons à nous reconnaître une certaine noblesse de pensée!...

ÉTIENNE

Et qui n'avons jamais souhaité de mal à personne!

JEANNE

Ah! il est vrai qu'en y réfléchissant, vous savez!... Ça m'attendrit moins que vous, moi qui serai sa femme... Et puis, un homme de soixante-cinq ans qui épouse une jeune fille de mon âge... ah!

ÉTIENNE

Alors, vous croyez qu'on pourrait espérer?...

JEANNE, *tombant sur le canapé.*

Ah! je ne sais pas... je ne sais plus! Où allez-vous?

ÉTIENNE

Faire une dernière tentative...

JEANNE

Auprès de la tante qui a promis de vous faire vingt mille livres de rente?

ÉTIENNE

Oui.

JEANNE

Prenez garde. Elle va vous demander de l'épouser elle aussi. Restez donc là, c'est inutile. Elle vous a

refusé hier : elle vous refusera encore aujourd'hui. Il n'y a que le jour où je serais riche, qu'elle ne pourrait se dédire, cela arrangerait tout ! M'attendriez-vous seulement ?... Un jour ou l'autre, sous l'éloquence de cette bonne dame, vous vous marierez !

ÉTIENNE

Me marier avec une autre, moi. Ah non ! par exemple. Vous me connaissez bien mal... Je n'ai jamais aimé que vous et je n'aimerai jamais que vous !

JEANNE

C'est qu'il faudrait être bien raisonnable : le bout de mes doigts à baiser, quand vous viendriez nous voir, une fois de temps en temps, et voilà tout !

ÉTIENNE

Ce serait comme ça a toujours été jusqu'à présent, comme c'est depuis que je vous connais !... Vous voir, vous regarder, vous contempler !... Ça me suffit !... Et plus tard, comme nous serions heureux !

JEANNE

Vous quitteriez le ministère ?

ÉTIENNE

Oh ! ça, sûrement !

JEANNE

Nous voyagerions ?

ÉTIENNE

En Italie !...

JEANNE

Moi, je préfère l'Espagne !...

ÉTIENNE

Oh ! Venise !

JEANNE

Oui, mais Tolède, Grenade !...

ÉTIENNE

Mais, Rome, Rome !...

JEANNE

Et l'Inde, donc !... l'Inde ! Rien que ce mot, est-il joli, l'*Inde ! !*

ÉTIENNE

Avec tous ses mystères !

JEANNE

Nous pourrions aussi courir les aventures, demander une mission quelconque, en Afrique ou ailleurs, par l'intermédiaire de votre ami. On s'arrangerait pour l'avoir. Je m'en chargerais. Moi aussi, je suis voyageuse ; moi aussi, j'aimerais voir et connaître... Et à vos côtés, quelle joie !...

ÉTIENNE, *ravi.*

Comment ? vous voudriez bien ?...

JEANNE

Nous recommencerions la vie !

ÉTIENNE

La vie large et pleine, au grand soleil du bon Dieu !...

JEANNE

Nous ferions le tour du monde !...

ÉTIENNE

Ou nous resterions chez nous !

JEANNE, *subitement triste.*

Mais que d'ennuis !... que de difficultés, que de dégoûts jusque-là ! Enfin !...

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME FONTET

MADAME FONTET

Voilà mon dîner arrangé !... avec ce qu'il enverra... ça fera l'affaire !... Eh bien ?

JEANNE

Eh bien, c'est dit. J'accepte !

MADAME FONTET

A la bonne heure, donc ! Tu es bien gentille, bien raisonnable. Du reste, tu seras heureuse, tu verras ! Je t'en remercie un peu pour moi, aussi ; je vieillis bien, et un peu de repos ne me fera pas de mal... Merci, ma chérie, merci ! Etienne, c'est vous qui l'avez décidée complètement ?

ÉTIENNE

Je lui ai dit certaines choses...

MADAME FONTET

Vous viendrez nous voir ?

JEANNE

Oui !

MADAME FONTET

Et maintenant, mes pauvres enfants, il faudrait peut-être vous séparer.

JEANNE, *affolée.*

Non, Étienne! Restez, restez encore!... Ne partez pas...

ÉTIENNE

Oui, oui, je reste. Et vous, n'acceptez pas, Jeanne, n'acceptez pas! Ce n'est pas possible! Je ne veux pas. Maintenant je vous le défends! je vous le défends! Écoutez, madame Fontet, ne donnez pas encore une réponse définitive; moi, je vais faire, ce soir, une dernière démarche.

MADAME FONTET

Auprès de votre parente... Eh bien, oui... essayez. Employons tous les moyens.

ÉTIENNE

J'y vais tout de suite. Au revoir, Jeanne. Au revoir. Je suis sûr de la trouver chez elle. Demain matin, je vous apporterai la réponse. Je vous le promets. Au revoir. *Il sort.*

SCÈNE VIII

JEANNE, MADAME FONTET, *puis* MASSON

MADAME FONTET

Qu'en penses-tu?

JEANNE

C'est absolument inutile. Il y a été hier, et elle lui a fermé sa porte au nez.

MADAME FONTET

Alors... que décidons-nous pour tout à l'heure ?

JEANNE

Ah ! pendant que je suis à peu près résolue... profites-en, va.

LA BONNE, *annonçant.*

M. Masson !

MADAME FONTET, *à Jeanne qui essuie ses yeux.*

Tâche de ne pas lui faire trop mauvais visage... Pense à plus tard !

MASSON, *entrant.*

Eh bien !... j'arrive en tremblant !... Cette réponse, est-elle prête ?

MADAME FONTET

Vous n'avez pas à trembler, mon cher monsieur Masson !

MASSON

Elle accepte ?... Vous acceptez ?...

JEANNE, *lui tendant la main.*

Oui.

MASSON, *lui baisant la main.*

Ah ! que je suis heureux ! que je suis content ! Mademoiselle... vous êtes bien bonne... bien bonne... je vous remercie... je ne sais plus que dire d'émotion... je vais redescendre pour faire envoyer des fleurs, tout de suite !

JEANNE

Non ! non !

MADAME FONTET

Ce n'est pas la peine !

MASSON

Si, si... que diable !...

JEANNE

Non, pas de fleurs !

MASSON

Est-on venu de chez le pâtissier ?

MADAME FONTET

Pas encore... mais il n'y a pas de temps de perdu... il n'est pas sept heures !...

MASSON

Voulez-vous m'autoriser à donner quelques commissions à votre bonne ?

MADAME FONTET

Oui, mais dans un instant !... restez avec nous !... Ce cher monsieur Masson, il a complètement perdu la tête !

MASSON

Complètement ! (*Regardant Jeanne.*) Et il y a de quoi ! Ah ! mademoiselle, je ne sais comment vous exprimer ma joie, ma gratitude !... Qui est-ce qui a pu vous décider si vite que cela ?

JEANNE

On n'a pas eu tant de difficultés que vous avez l'air de le croire !

MASSON, *lui baisant la main.*

Elle est exquise !

MADAME FONTET

J'espère, monsieur Masson !... Vous me rappelez le grand siècle !

MASSON

Et ce sera toujours comme ça !

JEANNE, *à part.*

Dieu le veuille !

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Salon bourgeois, riche et passé de mode. Porte au fond. Porte à droite. Fenêtre. A l'avant-scène, le grand fauteuil de malade du premier acte, près de la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE

YVONNE, *puis* MAURICE. *Au lever du rideau, Yvonne range. On sonne. Yvonne va ouvrir, puis redescend en scène.*

YVONNE

J'affirme à monsieur que madame Masson n'est pas visible.

MAURICE

Vrai ?

YVONNE

Vrai !

MAURICE

Même quand il y a dix francs pour vous ?

YVONNE

Même quand il y a dix francs pour moi. Madame Fontet ne veut plus que vous veniez... là !

MAURICE

Ah ! dites-moi cela ! Et pourquoi ?... Je ne suis pas méchant, moi, et je ne leur veux pas de mal.

YVONNE

On le sait bien. Vous ne voulez pas leur faire concurrence auprès de monsieur.

MAURICE

Oh ! ça, non. D'abord mon oncle ne m'aime pas...

YVONNE

Et puis, à votre âge, les héritages... hein ?... on s'en moque !...

MAURICE

Sûr !

YVONNE

C'est comme moi !...

MAURICE

Alors, de quoi a peur madame Fontet en me recevant ?...

YVONNE

Je n'en sais rien.

MAURICE

Je vais vous remettre ma carte... Je vois là de quoi écrire. Je vais vous laisser aussi un petit mot pour madame Masson, vous le lui donnerez. (*Il écrit.*) Tenez, Yvonne, voici. Maintenant, je file. Bonsoir.

YVONNE

Bonsoir, monsieur Maurice !... Merci bien. A bientôt ! Espérons-le. (*Il sort.*)

SCÈNE II

YVONNE, *seule, rangeant.*

YVONNE

C'est jeune, et ça va où il y a de jolies femmes ! sans même savoir pourquoi ! Ce qu'il y a de sûr ou à peu près, c'est qu'il perdra son temps ici, j'en ai peur !... C'est M. Étienne Ducarre qui est le roi... sans que ça lui rapporte grand'chose... mais enfin on l'aime, pour plus tard !... Ah ! là là ! Ils me font de la peine avec leur héritage ! Madame s'en dessèche ; monsieur Étienne en verdit ; madame Fontet commence à se demander si ce n'est pas monsieur qui l'enterrera. Tout ça, au lieu de tâcher de s'arranger, de faire sa petite affaire comme moi qui ne suis qu'une domestique, et de penser à maintenant, à tout de suite, oui, et pas à l'avenir, à des temps où qu'on ne sait seulement pas ce qui arrivera !

SCÈNE III

MADAME FONTET, YVONNE

MADAME FONTET

Yvonne, madame vous demande pour l'aider à déplacer monsieur.

YVONNE

Bien, madame... M. Maurice Martenot vient de

venir. Je lui ai dit qu'il n'y avait personne. Il a laissé sa carte et un mot pour madame !

MADAME FONTET

Merci, Yvonne ! Vous avez bien fait de lui dire que nous n'étions pas là. Je ne saurais d'ailleurs trop vous répéter ce que je vous ai dit. Voilà cinq ans que vous êtes ici, et si vous continuez à bien nous servir, et si ce pauvre M. Masson venait à nous quitter, vous ne vous en repentiriez pas.

YVONNE

Madame est bien bonne !

MADAME FONTET

En tout cas, madame Masson et moi, nous avons été très contentes de vous, ce mois-ci, et nous avons résolu d'ajouter dix francs à vos gages. Tenez, les voilà !

YVONNE, *prenant ses affaires.*

Merci bien, madame ! (*A part.*) Dix de tout à l'heure et dix de maintenant, ça fait vingt. Moi j'aime mieux cent sous maintenant que cent francs plus tard ! (*Elle sort.*)

SCÈNE IV

MADAME FONTET, *seule, lisant la carte.*

« Maurice Martenot. » Ça fait la troisième fois qu'il vient en quinze jours. Ce bambin ! ça a vingt ans à peine, c'est gentil comme tout et ça a déjà du vice comme un homme ! Je sais bien que ce sont ses parents qui l'envoient, en désespoir de cause. Qui

sait? Jeanne pourrait le trouver pas mal, et ils ne seraient pas fâchés de rattraper plus tard l'héritage de l'oncle avec un bon mariage entre elle et leur fils!... Ce serait du joli!... Un mari de dix ans plus jeune que sa femme! L'héritage ne serait pas long à être mangé avec un petit monsieur comme lui. Un noceur fini... qui a déjà des dettes de tous les côtés!... à vingt ans! Heureusement que Jeanne est raisonnable et qu'Étienne est là!...

SCÈNE V

JEANNE, MADAME FONTET

JEANNE, *une carafe et un verre à la main.*

Est-ce que la colchique n'est pas ici? Nous la cherchons partout avec Yvonne pour lui faire sa potion.

MADAME FONTET

Je vais voir.

JEANNE

Sur la cheminée, peut-être?

MADAME FONTET

Oui, la voilà.

JEANNE

Bon. Le verre d'eau maintenant, et la carafe... Combien le docteur a-t-il dit qu'il fallait de gouttes?

MADAME FONTET

Douze, je crois.

JEANNE

Douze... ou quatorze?

MADAME FONTET

Ah! ça!... Mets-en quatorze, va!

JEANNE, *versant des gouttes.*

Une, deux, trois, quatre....

MADAME FONTET

Il y a le jeune Martenot qui est venu pour nous voir. Seulement, on ne l'a pas fait entrer.

JEANNE, *indifférente.*

Pourquoi? On n'a pas tant de distractions; il est drôle, ce petit.

MADAME FONTET

Il faut se méfier de lui... pas à cause de ton mari; oh! non, il le déteste! mais à cause de toi! Il ne vient pas ici sans intentions, j'en suis sûre. Sa mère l'y envoie pour toi, je le parierais. Si, par hasard, tu prenais du goût pour lui, ce serait une façon comme une autre de rattraper l'héritage de l'oncle, plus tard. Comprends-tu?

JEANNE

Il perdrait joliment son temps, avoue-le.

MADAME FONTET

Qui sait? Tu n'as pas l'air fâché de le voir!

JEANNE

Moi? Je crois que tu deviens un peu folle, ma pauvre mère, vraiment!

MADAME FONTET

Enfin, il vaut mieux lui fermer ta porte.

JEANNE

Si tu veux!...

MADAME FONTET

Il a laissé sa carte et une lettre pour toi où il demande probablement pourquoi on ne veut plus le recevoir. (*Elle lui tend la lettre.*)

JEANNE, *lui indiquant le secrétaire.*

Mets ça là !

MADAME FONTET

Qu'est-ce que tu fais en ce moment ?

JEANNE, *qui depuis quelques instants écrase un médicament quelconque dans un petit pot.*

Je pile... Ma vie consiste à piler...

MADAME FONTET

Qu'est-ce que tu piles ?

JEANNE

Un médicament qui doit le remettre sur pied en huit jours.

MADAME FONTET

Comment est-il aujourd'hui ?

JEANNE

Beaucoup mieux. La crise est, pour ainsi dire, terminée.

MADAME FONTET

Et comment est-il moralement ?

JEANNE

Oh ! il est d'une humeur !...

MADAME FONTET

Que c'est ennuyeux !...

JEANNE

Tu peux le dire. Pour toi, encore, ça va ! Tu es

en somme, assez tranquille dans cette maison où tu soignes tes rhumatismes à l'abri du besoin. Tu es même assez satisfaite de lui. Vous plaisantez ensemble, vous vous poussez des pointes, vous vous rappelez votre jeune temps, vous jouez aux cartes; mais tu n'en prends que ce que tu veux en prendre. Tandis que moi!...

MADAME FONTET

De la patience...

JEANNE

Tandis que moi, je trime. Tu t'es arrangée, je ne sais comment, pour qu'il ne veuille jamais de tes services. Il ne veut que moi, toujours moi! Jeanne par-ci, Jeanne par-là!... Si je suis enfin seule, ou avec toi à causer, c'est la bonne qui entre : « Monsieur demande madame pour lui donner sa robe de chambre... Monsieur demande madame pour lui donner sa potion... » Ça ne se termine que la nuit... quand il n'a pas de crise, encore, et quand il ne me fait pas lever toutes les cinq minutes!... Ça, c'est la grande fête!... Et les repas, donc!... Là, il faut se battre. Il a faim et il veut manger de tout. On est obligé de lui arracher les plats, de cacher les bouteilles et de prendre son café à l'office, pour qu'il ne vous voie pas. Je ne fais pas le compte de toutes les aménités qu'il vous défile, entre temps, de tous les noms dont il vous qualifie et de tous les gros mots dont il se sert. On quitte la table... Il dort... enfin!... Pas longtemps, malheureusement! Il se réveille, et il demande ?... à manger! A manger quoi ?... du pâté, ce qui lui est absolument

défendu et ce qui ne manque jamais de le mettre sur le flanc pendant huit jours, où il nous reproche de ne pas l'avoir soigné pour son argent. Enfin, çà ne finit pas; il n'y a pas d'humiliation qu'il ne m'impose dans les détails de mon service... oui, de mon service, car je suis son infirmière et sa bonne. Depuis cinq ans, j'ai pour toute perspective les quatre murs de cette chambre. Si je demande à sortir, ce sont des scènes et des prétextes ; c'est l'heure de la friction, l'heure des médicaments, l'heure de la colchique! Ah! les médicaments, les onguents, la colchique et les fioles !... J'en ai le relent dans mes robes, l'odeur dans le nez, le goût dans la bouche... C'est l'hôpital ici !... Et comment suis-je indemnisée de mes peines, s'il te plaît?... par des rebuffades ! Monsieur est de mauvaise humeur, monsieur est violent et monsieur fait trembler la maison. Aussi, je me demande avec angoisse quand tout cela finira, quand nous pourrons sortir de cette prison, et quand il nous sera permis enfin de voir un peu de soleil et de respirer un peu d'air qui ne sente pas l'hospice et la pharmacie !

YVONNE, *entrant.*

Monsieur demande madame.

JEANNE

Pourquoi ?

YVONNE

Pour lui donner sa potion.

JEANNE, *à Yvonne, lui donnant le verre.*

Tenez : portez-lui ça ! *Yvonne sort.*)

MADAME FONTET

Enfin ! voilà encore une crise de passée !... Une de moins à subir ..

JEANNE

Nous allons vivre dans l'attente de la prochaine.

MADAME FONTET, *à mi-voix.*

Un jour, ce sera la dernière !

JEANNE

Voilà cinq ans que nous disons cela.

MADAME FONTET

En attendant, maintenant qu'il va aller mieux, repose-toi !

JEANNE

Me reposer ?... Je t'en souhaite !... Est-ce que je me repose, moi !... A présent, ça va être autre chose !... Il va devenir galant !... Ce mari, qui devait être un père, comme tu disais ! Ah ! je ne sais pas si je ne préfère pas encore les moments où il est malade !... Oh ! quand je le vois prendre un air guilleret et oublier un peu ses rentes, quand je l'entends qui m'appelle avec une voix de fausset ridicule « ma petite Jeannette » j'ai envie de sauter par la fenêtre ! Il me semble cependant qu'avant notre mariage il n'avait pas l'air si désagréable, ni si gâteux qu'à présent.

MADAME FONTET

Il a vieilli !

JEANNE

Ah ! que tout cela est triste.

YVONNE, *entrant.*

Monsieur demande madame.

JEANNE

Encore !

YVONNE

Il veut que ce soit Madame qui lui donne sa potion.

JEANNE

Dites-lui que j'irai tout à l'heure. (*Yvonne sort.*) Ah !

MADAME FONTET

Allons, fillette, allons !... Souviens-toi du temps passé ! Nous n'étions pas bien heureuses non plus !... Au moins... à présent, nous avons le nécessaire, plus plus que le nécessaire ! Et puis, il y a l'avenir...

JEANNE

Ah ! l'avenir !...

MADAME FONTET

En attendant, tu vois Etienne de temps à autre... Il est très gentil... il nous fait des petites visites très cordiales... il nous aide à passer nos soirées du jeudi... ton mari en est bien un peu jaloux, mais il nous permet de le voir quand même !

JEANNE

Oui, mais Etienne, il est comme moi : il est las. Il n'a jamais été bien gai, mais il devient de plus en plus triste. Ça se comprend, du reste; ce garçon s'ennuie. Toujours attendre !... Sans que rien puisse lui faire prendre patience... sans me voir ailleurs qu'ici !... sans qu'on lui permette autre chose que de me serrer le bout des doigts... Sa position au ministère le désole ; il s'ennuie, toujours tout seul, et

ses récriminations sont continuelles. Le jeudi est maintenant pour moi un jour pire que les autres !

MADAME FONTET

Tu exagères !

JEANNE

Pas le moins du monde. Vois toi-même. Il arrive chaque fois avec une figure à l'envers, il a toujours quelque plainte à formuler. A trois reprises, il m'a annoncé l'intention de se marier... des partis superbes qu'on lui proposait ! Il m'a fallu des trésors d'éloquence pour le retenir. D'autres fois, il se met dans la tête qu'il faut que je lui donne des rendez-vous. Alors c'est une lutte en règle pour lui faire comprendre que c'est impossible. « Jeanne, venez me voir, dites... dites... venez.. dites... venez... » — « Mais, mon ami, je vous assure que je ne peux pas. » — Ça m'est égal, et cætera, et cætera... Dans ce moment-ci, l'idée du mariage l'a repris. C'est aujourd'hui son jour et tu vas voir qu'il va nous arriver avec un projet nouveau, un parti exceptionnel, comme il dit ! Jeudi dernier, il était déjà songeur, hésitant, inquiet plus encore que d'habitude !... Ça va me faire une soirée charmante !...

MADAME FONTET

A ta place, je serais bien tranquille. Etienne a une fidélité de caniche, il n'a pas de décision pour un sou; il t'adore, et il t'attendrait cent ans comme un jour.

JEANNE

Je ne te dis pas le contraire, mais ça me fait tou-

jour peur, là... On ne sait jamais ce qui peut arriver... Un jour ce sera pour de bon... Tu verras ce que je te dis !

MADAME FONTET

Subis-les tout de même, ses impatiences, ma pauvre fille !...

JEANNE

Oh ! je l'aime toujours, va !

MADAME FONTET

Tu sais qu'il m'a toujours dit que plus tard j'habiterais avec vous. Quel garçon tendre, généreux, dévoué !

JEANNE, *avec passion.*

Il est charmant quand il veut. En tout cas, je vais faire coucher mon mari, si je peux. Nous serons plus à notre aise pour causer tous les trois et pour faire notre partie de dominos... Ah ! il ne manquerait plus que cela qu'il se marie.

MADAME FONTET

Rassure-toi, va !

YVONNE, *entrant.*

Monsieur demande madame pour lui refaire sa potion.

JEANNE

Comment ! Vous venez de la lui porter ?

YVONNE

Oui, mais quand j'ai dit à monsieur que madame ne pouvait pas venir encore, il m'a jeté son verre à

la figure en disant : « Voilà comment je la prendrai, sa potion. »

JEANNE

C'est très bien ! (*Yvonne sort. A madame Fontet.*) Crois-tu ?

MADAME FONTET

Allons, vas-y !

JEANNE

Écoute !

MADAME FONTET

Quoi donc ?

JEANNE

Tu n'entends pas cette voix douce et harmonieuse ?

MADAME FONTET

Non !

MASSON, *de la coulisse.*

Jeanne ! Jeanne !

JEANNE

Entends-tu maintenant ?

MASSON, *de la coulisse.*

Jeanne !

JEANNE

Voilà ! Voilà ! (*Elle va pour sortir.*)

SCÈNE VI

MADAME FONTET, JEANNE, MASSON

MASSON

Eh bien, quoi donc ?.. tu m'oublies.. tu me laisses seul !

JEANNE

Je causais avec maman.

MASSON

Avec maman ! avec maman !... Ton mari... Ça ne compte pas, alors ?... Ah ! je suis bien soigné... Ça fait peur !... On me laisserait mourir là... comme un pauvre chien... (*Geignant.*) Ah ! ah !

MADAME FONTET

C'est de ma faute, là !... C'est moi qui l'ai retenue !... Laissez lui un peu de repos, à cette petite !

MASSON

C'est ça... Mettez vous toutes les deux contre moi ! J'ai tort, c'est convenu, j'ai tort... je suis un pauvre malade qu'on abandonne... mais j'ai tort tout de même... j'ai toujours tort, d'abord.

MADAME FONTET

Mais non, calmez-vous ?

MASSON

Et puis, qu'est-ce que c'est que ce feu d'enfer. Vous savez bien que ça ne vaut rien pour ma maladie !

MADAME FONTET

Oui, mais nous avons froid, nous! Moi surtout avec mes rhumatismes!

MASSON

Il ne s'agit pas de vos rhumatismes, il s'agit de ma goutte!

JEANNE

Allons, ne vous disputez pas!

MASSON

Enfin, refais-moi ma potion... ou plutôt non, vous, madame Fontet, refaites-la moi...

MADAME FONTET

C'est que je ne sais pas très bien! Enfin je vais essayer!

MASSON

C'est ça. Essayez! *Désignant Jeanne.)* Elle, elle va me faire une friction... mais pas à sec, comme l'autre fois... avec de l'huile. Où est la fiole?... L'as-tu?

JEANNE, *la prenant.*

Elle est sur la cheminée.

MASSON

Commence par la main droite. C'est la plus prise.

JEANNE

Êtes-vous commodément?

MASSON

Oui. (*A madame Fontet.*) Et ma potion?

MADAME FONTET

Je la fais.

JEANNE, *frictionnant.*

Pourquoi tenez-vous la bouteille d'huile dans votre main ?

MASSON

Si je veux la tenir, moi ?

JEANNE

Vous la tenez mal et, avec la trépidation, vous allez la laisser tomber... vous allez voir.

MASSON, *jonglant avec la bouteille.*

Je la tiens mal, la bouteille, je la tiens mal. Madame Fontet, je la tiens mal... dites un peu.

MADAME FONTET

Mais non, mais non.

MASSON

Ah ! ce n'est pas malheureux qu'il y ait quelqu'un ici pour me rendre justice. C'est-à dire que je jongle avec cette bouteille... je jongle, tout simplement. (*A Jeanne.*) Ça t'embête, hein !... Regarde-moi un peu... de plus fort en plus fort.

JEANNE

Que vous êtes taquin et méchant !... (*La bouteille tombe par terre.*) Là ! Qu'est-ce que j'avais dit ? Vous voilà couvert d'huile...

MADAME FONTET

Je n'en ai pas ? Non !...

JEANNE

Moi non plus... heureusement.

MASSON

Je suis couvert d'huile ! Je suis couvert d'huile ! Appelez, madame Fontet !... Jeanne, appelle la bonne, la cuisinière !... C'est de ta faute, aussi. On n'a jamais été plus maladroite pour soigner un malade. Yvonne !... Yvonne !... Maria !...

JEANNE *et* MADAME FONTET, *chacune à une porte.*

Yvonne !... Maria !... Vite... un torchon et de l'eau chaude.

MASSON

Quelle maison !... Quelle maison !...

JEANNE

Ne vous essuyez pas vous-même... Vous allez tout étaler.

MASSON, *à Yvonne qui entre.*

Ce n'est pas vous qu'on a demandé... c'est la cuisinière. Qu'est-ce que c'est que ce genre de venir quand on ne vous appelle pas, et de ne pas venir quand on vous appelle. Restez, maintenant que vous êtes là ! (*A Maria qui entre avec une terrine.*) Ah ! vous voilà, vous... Enfin !... donnez-vous donc la peine de vous asseoir. Non, mais, vous savez, ne vous pressez pas... Voulez-vous que je vous avance un fauteuil ? Je nage dans l'huile, moi ! Je suis bien aise de vous l'apprendre. Tenez, les voilà qui vont se cogner l'une contre l'autre, à présent ! Essuyez moi, essuyez-moi donc, essuyez le tapis, essuyez partout. Mais qu'est-ce qu'elle fait ? Avec votre éponge, d'abord, avec votre éponge, bourrique !

MARIA

Comment que monsieur m'a appelée ?

MADAME FONTET

Maria ! Maria !

MASSON

Je vous ai appelée bourrique, oui, bourrique ! Est ce qu'on essuie de l'huile comme ça ?... A-t-on jamais vu une pareille brute !

MADAME FONTET

Mon ami !

MARIA

En tout cas, les bourriques et les brutes, ça ne nettoie pas les tapis. Et puis j'en ai assez, et puis le v'là votre torchon, et puis la voilà votre terrine. Bourrique ! On a un mal de chien, et on est encore disputée... Et puis tenez, voilà mon tablier par dessus le marché. Je vous le rends, j'en ai assez.

MASSON

Qu'est-ce que vous dites ? Qu'est-ce que vous dites ?

JEANNE

Maria, retournez dans votre cuisine. Je vous donne votre compte.

MARIA

Je l'accepte, madame. Mais avant de m'en aller, je tiens à vous dire une chose que j'ai sur le cœur, c'est que je vous plains ! Une pauvre petite femme comme vous avec un vieux...

JEANNE

Allez-vous-en, Maria... de suite ! (*Maria sort. Pen-*

dant ce temps, Yvonne et madame Fontet ont fini d'essuyer par terre.)

MADAME FONTET

Là, c'est fini. Remportez tout cela, Yvonne.

MASSON

Ah ! bien, par exemple ! Ah bien, par exemple !... C'est trop fort !...

JEANNE

Allons ! taisez-vous. Vous allez vous redonner votre crise. Tenez, buvez votre potion qui est prête.

MASSON, *à madame Fontet qui la lui apporte.*

Non, pas vous !... Toi ! *Buvant.* Elle est mal faite ! Ah ! ah ! ah ! Traiter comme cela un pauvre malade !

JEANNE

J'en serai quitte pour aller demain chercher une cuisinière.

MASSON

Non, pas demain. Je n'aime pas que tu sortes sans moi.

JEANNE

Cependant...

MASSON

Ta mère ira.

JEANNE

Enfin, nous verrons.

MASSON

C'est tout vu !

JEANNE

Pour le moment, allez dormir, ou tout au moins vous mettre sur votre lit. Il est l'heure.

MASSON

Non. Je veux d'abord marcher un peu. Donne-moi le bras.

JEANNE, *résignée.*

Voilà !

MASSON

Soutiens-moi... ferme !... Dire que tu ne sais pas encore m'aider à marcher, depuis le temps !...

JEANNE

Vous êtes lourd, vous savez.

MASSON

Je suis impotent, parbleu !... On passe son temps à me le faire sentir... Prends-moi sous le bras... Allons, solidement !... Tiens-moi... mais tiens-moi donc !...

JEANNE

Je ne m'explique pas comment il se fait que vous marchiez tout seul, il n'y a qu'un instant, et qu'à présent, il faille vous soutenir.

MASSON

Moi non plus.

JEANNE

Et quand je dis : vous soutenir, c'est vous porter, que je devrais dire !

MADAME FONTET

Veux-tu que je t'aide ?

MASSON

Non, pas vous, vous ne savez pas !

JEANNE

Où voulez-vous aller ? Nous n'allons pas rester plantés là, au milieu ; je me fatigue, moi.

MASSON, *désignant un fauteuil.*

Allons au fauteuil... là-bas !... non... attends !...

JEANNE

Je vous assure que je vais vous laisser tomber !...

MASSON

Eh bien, allons à la porte... là... en route... Moins vite... Moins vite donc !... Ne plie donc pas... quand je m'appuie !... Maintenant, à la chaise longue !...

JEANNE

Alors... pourquoi prenez-vous par le plus long ?

MASSON

Pour voir où en sont mes jambes ! Je fais mon petit tour... C'est mon petit tour de bois, à moi, cela !... Là... là... un... deux... comme les soldats... un... deux...

JEANNE

Là... Nous y sommes à la chaise longue !...

MASSON

Ne me laisse pas tomber comme une masse !... Là... là... doucement... Maintenant, du thé !

JEANNE

Non.

MASSON

Du thé et du rhum !

MADAME FONTET

Vous n'y pensez pas ?

MASSON

Et du pâté ! J'ai faim !...

JEANNE

Non, non et non !...

MASSON

Qu'est-ce que tu dis ?

MADAME FONTET, *bas, à Jeanne.*

Ah ! Flanque-lui une crise, mais envoie-le coucher.

JEANNE

Je dis qu'il est tard et que maintenant vous allez regagner votre chambre pour vous coucher !... Parfaitement !...

MASSON

Alors, tu me donneras du thé, quand je serai dans mon lit.

JEANNE

Nous verrons. Allez toujours. La bonne est par là qui vous attend.

MASSON, *sortant.*

Ne me reconduis pas, je veux voir si je peux aller seul ... (*S'arrêtant.*) Mais est-ce qu'Étienne Ducarre ne doit pas venir ce soir ?... C'est son jour...

JEANNE

Tiens ! c'est vrai !... Je l'avais complètement oublié !... Et toi, maman ?

MADAME FONTET

Moi aussi.

MASSON, *soupçonneux.*

Vous l'aviez oublié ?

JEANNE

Absolument... Mais c'est bien simple !... Si vous préférez que nous ne le recevions pas sans vous, je vais le faire consigner à la porte.

MADAME FONTET

Il va se froisser, ce garçon !

JEANNE

Ça, c'est possible.

MASSON

Eh bien ! Il se froissera. Nous ne nous sommes pas engagés à le recevoir tous les jeudis.

JEANNE

Maintenant, il ne faut pas oublier non plus que vous êtes bien content de le trouver quand vous êtes bien portant et que vous voulez faire votre domino.

MASSON

Ça ne l'empêchera pas de revenir une autre fois.

JEANNE

S'il se froisse !...

MASSON

Tu me parais avoir bien envie de le voir?

JEANNE

Non. Seulement, je trouve qu'il faut être poli avec les gens.

MASSON

Eh bien, il y a un moyen de tout arranger; ta mère le recevra, et toi, tu viendras me tenir compagnie.

JEANNE

Excellente idée! Il croira que je le fuis, et c'est alors que la situation deviendra gênante pour lui comme pour nous.

MASSON

Ou bien encore, on lui dira que tu es allée te coucher.

JEANNE

A huit heures !

MASSON

Voilà trois nuits que tu ne dors pas, avec ma crise; il ne pourra pas s'étonner que tu aies eu envie de dormir de bonne heure !

JEANNE

Justement le jour où il vient?... Ce n'est guère aimable !...

MASSON

Alors, vous l'emmènerez dans ma chambre, et nous causerons...

JEANNE

Pour vous empêcher de dormir et vous redonner votre crise?...

MASSON

Je me sens très à mon aise.

JEANNE

Vous plaisantez !...

MADAME FONTET

Puisque je serai là, qu'est-ce que vous avez à craindre?

MASSON

Vous ou rien, c'est la même chose. Vous tenez quelquefois des propos très légers, et quand vous n'en tenez pas, vous vous endormez.

JEANNE

Mon Dieu ! Que vous êtes méfiant !

MASSON

C'est de mon âge... Je t'aime, je suis jaloux et je ne veux pas que tu reçoives des jeunes gens sans moi

JEANNE

Vous vous faites bien de la bile pour ce malheureux garçon !

MASSON

Dame ! Il est jeune, il n'est pas mal de sa personne, et, tournée comme tu l'es, il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il te fît la cour. Je suis même bien bon de te permettre de le voir devant moi. Tu en viendras à me tromper.

JEANNE

Vous tromper ! Avec le mal que j'ai ici — soit dit sans vous le reprocher — croyez bien que je n'ai nullement besoin de compliquer ma vie par des mensonges. Je n'ai qu'une envie, voyez-vous, la plupart du temps, mais très légitime, celle-là : c'est l'envie de dormir.

MADAME FONTET

Elle a parfaitement raison. Vos soupçons sont ridicules.

JEANNE

Sans compter qu'à voir la façon dont je vous

soigne, vous devez bien penser que j'ai plutôt de bonnes intentions à votre égard. On ne passe pas des nuits, comme je le fais, au chevet d'un malade, quand, ce malade, on ne l'aime pas un peu.

MADAME FONTET

Évidemment !

MASSON

Alors, comme ça, je ne te suis pas tout à fait indifférent ?

JEANNE

Comme si vous ne le saviez pas ! Seulement, vous êtes toujours comme un hérisson. On ne sait comment vous prendre ; vous piquez de partout !

MADAME FONTET

Oui, mais il va être sage et nous laisser recevoir ce pauvre Étienne. C'est une charité de le voir de temps en temps. Il est si seul, et cela tire si peu à conséquence !

MASSON

Eh bien, soit ! (*A Jeanne.*) Seulement, quand je serai tout à fait remis... puisque tu dis que tu m'aimes... tu seras bien gentille avec moi... tu me promets...

JEANNE

Est-ce que je ne le suis pas toujours ?

MASSON, *fin.*

Oui, mais tu sais bien ce que je veux dire !

JEANNE

Oh ! ça...

MASSON

Jeanne?...

JEANNE, *agacée.*

Eh bien oui... là... nous verrons!

MASSON

A la bonne heure!

JEANNE, *à part.*

Compte là-dessus.

MASSON

Maintenant, je vais aller me coucher pour être bien vite sur pied, et dans une huitaine!... Tu diras qu'on me donne un peu de thé, hein?

JEANNE

Une seule tasse, alors...

MASSON

Oui.

MADAME FONTET

Maintenant, filez!

MASSON

Du reste, Ducarre, tu sais... lui... je ne le crains pas... Je ne sais pourquoi... mais je ne le crains pas... Allons, bonsoir!... (*Il sort.*)

SCÈNE VII

JEANNE, MADAME FONTET, *puis* ÉTIENNE

MADAME FONTET

Enfin! le voilà expédié! Comment l'as-tu décidé si vite?

JEANNE

Avec des promesses.

MADAME FONTET

Que tu ne tiendras pas.

JEANNE

Ça, il peut en être sûr.

MADAME FONTET

Quelle heure est-il ?

JEANNE

Neuf heures. Étienne ne tardera pas. Remets donc une bûche. Il ne fait pas chaud.

MADAME FONTET

Enfin, on va pouvoir faire sa petite partie.

JEANNE

Espérons qu'Étienne nous apportera un peu de gaîté !

MADAME FONTET, *mettant une bûche.*

On a sonné, je crois.

JEANNE, *remontant.*

Je vais voir si c'est lui... Oui, c'est lui. Oh ! il n'a pas l'air gai, lui non plus.

MADAME FONTET

Il ne l'est jamais...

JEANNE

C'est égal, il y a quelque chose !... Ça ne va pas aller tout seul. Tu ne risques rien de préparer l'Atlas de géographie !

MADAME FONTET

L'Atlas ?

JEANNE

Oui, tu sais bien que, quand il n'est pas en train, il n'y a que cela qui le déride. Il voyage sur la carte avec son doigt.

MADAME FONTET

Voilà l'Atlas.

JEANNE

Merci.

MADAME FONTET, *à Étienne qui entre.*

Bonsoir, Étienne !

JEANNE

Bonsoir, mon ami.

ÉTIENNE, *donnant successivement la main aux deux femmes.*

Bonsoir ! Bonsoir !

MADAME FONTET

Comment ça va ?

ÉTIENNE

Peuh ! Il fait froid, et je n'aime pas le froid !...

MADAME FONTET

Moi non plus !...

JEANNE

Approchez-vous du feu !

MADAME FONTET

Et asseyez-vous.

JEANNE, *souriant.*

Dans le grand fauteuil ?... le fauteuil de malade ?

ÉTIENNE

Oh ! mon Dieu ! ce ne serait pas de refus !...

MADAME FONTET

On va vous le donner. Jeanne!...

ÉTIENNE, *se défendant.*

Non! Non! Je n'en suis pas encore là.

MADAME FONTET

Ne faites donc pas de cérémonies, allez!

ÉTIENNE

Ma foi, puisqu'il est là.

MADAME FONTET

Profitez-en!

ÉTIENNE, *s'étirant.*

Ah! (*Un temps.*)

MADAME FONTET

Et qu'est-ce que vous nous direz de neuf?

ÉTIENNE

Pas grand'chose! Voulez-vous venir avec moi, mardi soir, à la Société de Géographie? Il y aura une conférence des plus intéressantes, du lieutenant Daquot, sur son voyage au Niger. J'aurai facilement trois places.

JEANNE

Qu'appelle-t-on donc au juste la boucle du Niger?

ÉTIENNE

La boucle du Niger? Avez-vous l'Atlas?

JEANNE, *le lui donnant.*

Voilà!...

ÉTIENNE, *cherchant dans l'Atlas.*

Eh bien! La boucle du Niger... (*Cherchant.*) Europe... Asie... Afrique... La boucle du Niger...

Venez voir ! C'est l'espace qui est ici... toute cette partie-là !...

JEANNE

Oui... en effet... ça forme une espèce de boucle.

ÉTIENNE

Et alors, en appuyant un peu vers l'Est, on voit les villages s'espacer et la végétation décroître. C'est que nous entrons dans le désert, par la grande route des caravanes. Et quels noms admirables ils ont dans ces pays-là !... Quelle flatterie pour l'oreille ! Adamaoua !... Bagirmi !... Et dans l'Inde, donc !... Voyons, l'Inde... où est-ce ? Ah ! voilà !... Regardez : Allahabad, Lahore, Dehli, Golconde... Golconde !... Nous, nous avons Clamart et Pantin.

JEANNE

Aux gens de là-bas, ça paraît peut-être très joli !

ÉTIENNE

Voulez-vous vous taire ! Et alors, cette Société de Géographie, y venez-vous avec moi, mardi, toutes les deux ?

JEANNE

Vous savez bien que je ne puis pas sortir sans mon mari.

ÉTIENNE, *vexé.*

Bon ! J'irai tout seul ! (*Un temps.*)

MADAME FONTET

Et votre ministère ?

JEANNE

Êtes-vous augmenté ?

ÉTIENNE

Oh ! ça !...

MADAME FONTET

Vous êtes bien pessimiste, ce soir !

ÉTIENNE

Peut-être !...

MADAME FONTET

Je croyais qu'on vous avait promis une augmentation pour le commencement du mois prochain ?

ÉTIENNE

Ils passent leur temps à promettre... Michu sera augmenté... oh ! lui... Recommandé par un député de l'Extrême-Gauche !... le gouvernement ne leur refuse rien à ceux-là... Mais moi !... rien... Si, au fait !... Ils m'ont donné les Palmes !

JEANNE

Les Palmes ? Et vous ne le disiez pas ? Bravo ! Tous nos compliments.

MADAME FONTET

Mais je ne vois rien à votre boutonnière !

ÉTIENNE

Je les ai là, quelque part, dans ma poche. *A Jeanne.* Tenez, je vous les donne.

JEANNE

Pas du tout, il faut les mettre, et tout de suite. Venez ici... venez ici !... que je vous décore !... Là... comme ça !

ÉTIENNE

Décoré par cette main-là, passe encore !

JEANNE

Regardez-vous dans la glace, maintenant.

ÉTIENNE, *les retirant.*

Ah ! c'est bien joli.

JEANNE

Voulez-vous laisser cela !

ÉTIENNE

Si vous y tenez. (*Un temps.*)

JEANNE

Et le deuxième bureau ? Qu'est-ce qu'on y fait pour le moment ?

ÉTIENNE

Rien du tout. Nous nous chauffons. Ah ! c'est un fameux bureau, allez. Sur cinq que nous sommes là-dedans... il y a cinq abrutis.

JEANNE, *gentiment.*

Quatre seulement.

ÉTIENNE

Oh ! cinq, allez ! Exceptons Michu qui n'est qu'un stupide farceur. si vous voulez !... mais lui, c'est bien simple... il n'est jamais là. Il vient aux fins de mois, pour émarger. Le reste du temps, il représente le Directeur dans les enterrements et dans les mariages. Les autres, vous les connaissez ! Il y a d'abord Chevriat. Celui-là, il passe son temps devant son pupitre, les pieds clonés aux barreaux de sa chaise, et un coupe-papier dans les doigts, à lire des catalogues.. Oh ! il ne faut pas en laisser traîner un... Il se jette dessus, et en voilà pour une

après-midi entière de jouissance muette autant qu'inexpliquée.

JEANNE

C'est peut-être un bibliophile !

ÉTIENNE

Non. Il lira un catalogue de chez Hachette comme un de la Ménagère. Les bancs pour jardins l'intéressent autant que les reliures rares. C'est un mystère que ce garçon... Maintenant, il y a Campanet. Lui, il s'est juré qu'il ferait marcher la pendule, un vieux coucou rouillé, qui est là, et dont il s'est institué le bourreau. Il le monte, il le démonte, il le fait sonner, il dévisse tout ; et quand il a bien étalé toutes les pièces dans son tiroir, il s'aperçoit qu'il en manque une. Alors, pour la retrouver, il passe des heures à quatre pattes, sous les tables, entre nos jambes. Enfin, il y a Dambrun, le spirite, qui s'obstine à faire tourner son chapeau ; et il y a moi, qui ai fait le serment de ne pas toucher une plume, jusqu'à ce que j'aie obtenu l'augmentation à laquelle j'ai droit. Ça, c'est réglé, tacitement, entre moi et l'administration.

JEANNE

Un joli bureau, en effet.

ÉTIENNE

Oh ! oui. (*Un temps.*)

MADAME FONTET

Faisons-nous notre domino ?

ETIENNE

Si vous voulez.

MADAME FONTET

Jeanne, apporte-nous la table !

ÉTIENNE

Ne vous donnez pas la peine ! (*Il apporte la table à jeu.*)

MADAME FONTET

As-tu du papier pour marquer nos points ?

JEANNE

En voilà tout un cahier. Nous aurons de quoi jouer.

ÉTIENNE, *ouvrant le dessus de la table à jeu.*

Les dominos sont là ?... Oui.

MADAME FONTET

Où vous mettez-vous ?

ÉTIENNE, *à Jeanne.*

Je vais me mettre près de vous.

MADAME FONTET

Commençons : le double-six pose !

JEANNE

Nous jouons combien ?

MADAME FONTET

Un sou, comme toujours !...

JEANNE, *à Étienne.*

Vous, vous avez le double-six : je vois cela à votre figure !

ÉTIENNE

J'ai toujours le double-six, dans la vie ! (*La partie s'engage, muette.*)

MADAME FONTET

J'ai gagné ! Abattez. A une autre !

YVONNE, *entrant*

Monsieur demande madame.

JEANNE

Ah ! voilà le refrain ! Qu'est-ce qu'il veut ?

YVONNE

Il fait la vie pour avoir encore du thé.

JEANNE, *à madame Fontet.*

Va donc voir ce qu'il en est et tiens-lui un peu compagnie.

MADAME FONTET

Je vais lui faire faire un grabuge.

JEANNE

C'est ça !... Mais avec son thé, je prévois que nous allons l'avoir toute la nuit à ne pas dormir.

MADAME FONTET, *à Jeanne.*

C'est comme un enfant ! Enfin, ne t'inquiète pas. Je vais le garder. (*Exit.*)

SCÈNE VIII

JEANNE, ÉTIENNE

JEANNE

Qu'est-ce que vous avez ce soir ? Ce n'est pas pour vous le reprocher, mais vous êtes comme un bonnet de nuit !

ÉTIENNE

Moi, je n'ai rien. Je suis comme d'habitude !

JEANNE

Cela ne veut pas dire que vous soyez bien animé. Vous semblez réfléchi, pensif. Vous avez encore quelque chose, certainement, quelque chose que vous ne voulez pas dire ! .. (*Un temps.*)

ÉTIENNE

Comment ça va-t-il, par là ?

JEANNE, *triste.*

Très bien !

ÉTIENNE

Il vient d'avoir une crise ?

JEANNE

Oui !

ÉTIENNE

Eh bien ?

JEANNE

Ça l'a rajeuni.

ÉTIENNE

C'est un colosse, ce gailllard-là ! c'est extraordinaire, des natures pareilles !

JEANNE

Extraordinaire !

ÉTIENNE

C'est bâti à chaux et à sable, ma parole d'honneur !

JEANNE

Que voulez-vous ?

ÉTIENNE

Enfin !... Je le regrette... pour vous !...

JEANNE

Pour moi seulement ?

ÉTIENNE

Dame ! (*Un temps.*)

JEANNE

Étienne, il y a une chose à laquelle vous pensez depuis quelque temps et dont vous ne me parlez pas. Je vous connais si bien ! Vous avez l'air gêné, embarrassé ! !... Pourquoi n'avez-vous pas confiance en moi ?... Ne suis-je pas votre amie, avant tout ?... Qu'est-ce qu'il y a !...

ÉTIENNE

Mais il n'y a rien... Je vous assure.

JEANNE

Si, je le vois.

ÉTIENNE

Vous voyez mal.

JEANNE

Je le sens !

ÉTIENNE

Que vous êtes drôle !

JEANNE

Vous êtes de plus en plus fatigué de m'attendre... et vous songez encore à vous marier ?...

ÉTIENNE, *vivement.*

Non ! non !

JEANNE

Soyez franc ! (*Un temps.*)

ÉTIENNE

Eh bien ! oui... peut-être... là !... Mais, ne m'en

veuillez pas, Jeanne; croyez bien que je suis très perplexe, que je souffre beaucoup et ne me condamnez pas avant de m'avoir entendu. Cette fois, c'est un parti exceptionnel.

JEANNE, *navrée.*

Je sais, mon ami ; c'est toujours un parti exceptionnel, avec vous.

ÉTIENNE

Voilà !... J'étais dernièrement chez des amis, qui m'avaient invité à prendre une tasse de thé. Il y avait là une jeune fille brune, ni bien, ni mal, bien moins jolie que vous, je vous en réponds...

JEANNE

Oh ! pas de compliments, je vous en prie...

ÉTIENNE

Bien moins jolie que vous, je le maintiens. On fit de la musique ; elle chanta : elle a la voix assez fraîche ; on jouait aux cartes et j'allais m'en aller, quand le maître de la maison me retint par le pan de ma redingote, en me disant qu'il avait à me parler et en me désignant, du coin de l'œil, la jeune fille en question. Je restai donc, d'assez mauvaise humeur ; et quand tout le monde fut parti, le maître de la maison me fit sur ma situation des réflexions très sensées, qui m'étaient déjà venues à moi-même bien des fois.

JEANNE

Lesquelles, s'il vous plaît ?

ÉTIENNE

Toujours les mêmes ! Sans être vieux, je ne suis

plus très jeune, Jeanne. Je devrais déjà avoir pris un parti. J'avais espéré que les circonstances aidant, nous pourrions réaliser un rêve, auquel je tiens encore, malgré tout, et qui restera comme un des plus doux souvenirs de ma vie. Mais que voulez-vous ? Les événements sont contre nous. D'autre part, ma situation au Ministère n'a guère bougé, je n'ai pas de protections et je n'ai pas grande chance, si les choses restent en l'état, de voir mon avancement faire des progrès ! C'est le *statu quo* à perpétuité. Eh bien, justement, le père de cette jeune fille occupe une très haute situation aux Finances et il peut me donner le fort coup d'épaule dont tout homme de mon âge a besoin pour se faire une situation définitive. C'est une occasion inespérée. Je peux, par son entremise et dans un an, deux ans au plus, bifurquer dans les grosses sinécures du gouvernement. Ou encore... ou encore !... et suivez-moi bien, car c'est là que ça se corse !... Le frère de celui qui serait mon beau-père est directeur à la marine, et il me disait ceci textuellement : « Mon cher, si, une fois marié, vous consentiez à quitter Paris seulement pendant un an, je ne vous donnerais pas dix-huit mois pour être !... » (*Faisant un geste large.*) Il a fait comme ça ! Et je comprends ce que son geste veut dire. Par lui, je suis nommé fonctionnaire en Algérie ; de l'administration, je saute dans la presse locale ; de la presse locale, je rebondis dans les petits consulats, et des petits consulats, j'arrive en sondeur dans les résidences qui comptent ! Seulement, voilà ! C'est toujours l'administration. Je

risque d'être bloqué toute ma vie dans un trou comme Liverpool, d'autant plus que la jeune fille, à ce qu'on m'a dit, ne consentirait pas à dépasser Bruxelles. Consul à Mons! Ça ne vaut pas les grands voyages, ni l'indépendance avec vous, avec vous surtout, Jeanne!... Mais ce mariage se présente à un tournant de ma vie; plus tard, il ne serait plus temps, et je me demande si, dans ces circonstances, je ne dois pas accepter... Qu'en dites-vous?

JEANNE

Acceptez, mon ami.

ÉTIENNE

N'est-ce pas?

JEANNE

Pensez à votre carrière, soignez votre position. Je crois vraiment que personne, dans sa vie, n'aura aussi souvent que moi entendu parler de position! La position de ma mère, ma position, à moi... voici la vôtre à présent... C'est très curieux!...

ÉTIENNE

Oui... Évidemment.

JEANNE

Cependant... permettez-moi une petite objection, une seule... voulez-vous?

ÉTIENNE

Comment donc!

JEANNE

Eh bien! en supposant... oh! une seule minute... que vous sacrifiiez le parti qui s'offre actuellement à

vous, il me semble que j'étais en mesure de vous en offrir un qui le valait bien... dans l'avenir !...

ÉTIENNE

Un beaucoup plus brillant, je dirais même : et bien plus séduisant !... Mais c'était dans l'avenir, Jeanne ! Savons-nous ce qui se passera dans l'avenir ?... Il peut arriver mille choses... Nous avons peut-être tort de courir comme ça après la fortune, après le bonheur, de vouloir mener la vie, et de ne pas nous laisser mener un peu par elle ! Qui sait si plus tard, dans quatre ou cinq ans, vous m'aimerez encore ?... Je ne serai plus bien jeune : vous aurez peut-être d'autres idées ! Voyez-vous si, le moment venu, nous n'allions plus nous entendre !

JEANNE, *avec fermeté.*

Mon ami, je vous l'ai déjà dit bien des fois, je vous permets de douter de tout, sauf de ma parole... Il y a de plus, en moi, un sentiment qui devrait vous tranquilliser, un sentiment qui restera toujours le même, toujours aussi vivant, toujours aussi fort, je vous en réponds !... c'est...

ÉTIENNE

Eh bien ?

JEANNE, *à demi-voix.*

L'amour que j'ai pour vous, ingrat !

ÉTIENNE, *ému.*

Ah ! Jeanne, taisez-vous !

JEANNE, *se rapprochant.*

Alors, vous allez vous marier, dites ?... Cette fois c'est bien décidé ?... Vous n'avez pas de re-

grets? Vous n'en aurez pas plus tard pour tous ces beaux projets de vie heureuse et gaie que nous faisions là, à cette même place, le soir, sous la lampe?... Vous ne m'aimiez donc pas, et c'étaient des mensonges, toutes ces protestations que vous me faisiez; toutes ces prières, toute cette adoration dont vous m'entouriez, ce n'était donc pas vrai?... Et tous ces rêves, pour plus tard!... Nous devions vivre à la campagne, nous devions voyager; nous devions explorer des pays, très loin; vous vous exaltiez à la pensée d'être libre, de faire enfin vos volontés, de m'avoir à vous, et de courir les aventures!... Et tout cela est oublié?... tout cela est fini?... Sans compter que vous ne vous demandez pas ce que je vais devenir, moi, quand vous m'aurez laissée seule au milieu de mes ennuis et de mes dégoûts!... Je n'avais qu'une joie... penser au jour où vous veniez me voir et penser à l'avenir... Ah! il est beau, l'avenir, maintenant que vous ne m'aimez plus!...

ÉTIENNE

Mais si... je vous aime encore... je vous assure...

JEANNE

Eh bien, alors?

ÉTIENNE

Je suis raisonnable.

JEANNE

Ne soyez pas raisonnable!...

ÉTIENNE, *faiblement.*

Si... il le faut!

JEANNE

Non, il ne le faut pas. Ce qu'il faut, c'est que vous veniez un peu près de moi, là !... Que vous vous rappeliez un peu nos espoirs de plaisir et de bonheur, que vous pensiez à nos étreintes futures... et que tu saches combien je t'aime !... Alors, je ne suis plus Jeanne, je ne suis plus jolie ?... Tu n'aimes plus mes yeux .. tu ne veux plus de mes cheveux sous tes lèvres, tu renonces à tous les baisers que je t'ai promis ?... Tu ne veux plus de moi, tout entière, entre tes bras .. un jour ? Si... dis-le, que tu auras encore un peu de patience, que tu m'attendras, que tu ne mentais pas !... Tu mentais donc ?... Non, tu ne mentais pas, je le vois... Remarque un peu, comme je suis gaie dès que je suis à côté de toi !... Ça ne te flatte pas un peu de faire de moi, ce que tu veux, rien que par ta façon de me regarder ?... Ah ! tu souris... tu vois que ça te flatte, au fond ?... Alors, puisque c'est comme cela... ce mariage... ce vilain mariage ?... dis ?... avec un peu de bonne volonté... tu ne pourrais pas me le sacrifier ?... Ne dis pas non, ne dis pas non tout de suite... Ce serait si gentil !... Je t'aimerais tant... Nous serions si heureux !... Et c'est si facile, au bout du compte... puisque rien n'est conclu !... il n'y a qu'à prévenir ce monsieur que tu connais !... Pour cela, il suffit d'une plume et d'un bout de ce beau papier gris... du papier à moi !... qui sent bon !... Tiens !... Il sent bon... c'est le parfum que tu aimes... tu sais ! Allons, c'est entendu ?... dis ?... dis ?...

ÉTIENNE

Jeanne ! Vous m'ensorcelez !...

JEANNE

C'est bien ce que je cherche à faire !

ÉTIENNE

Mais je ne peux pas...

JEANNE

Quoi ? Vous résistez encore, Étienne !... Eh bien ! vous n'êtes pas gentil, voilà tout ! On fait tout ce qu'on peut pour vous prouver qu'on vous aime ; on vous parle à cœur ouvert, on se jette à votre tête, bêtement, ridiculement, tout ça pour n'obtenir que de la froideur et de l'indifférence !... Eh bien !... faites ce que vous voudrez, mariez vous, ne vous mariez pas... je m'en moque !... Je ne serai certainement pas assez sotte pour vous regretter ! .. Voilà tout !...

ÉTIENNE

Jeanne, voyons !... Oh ! ne pleurez pas, ne pleurez pas... Mon Dieu ! que tout cela est embarrassant !...

JEANNE

C'est parce que vous le voulez bien !... Vous n'avez pas de décision... aucune décision... toujours inquiet... hésitant, méfiant, oui, méfiant... je le répète !...

ÉTIENNE

Mais comment faire ?... Comment faire ?... Si encore...

JEANNE

Si encore...

ÉTIENNE

Eh bien, non, non...

JEANNE

Pardon; vous avez dit : « Si encore !... » J'exige que vous finissiez votre phrase !

ÉTIENNE

Eh bien ! si encore, pour me faire prendre patience...

JEANNE

Ah ! nous y voilà !

ÉTIENNE

Vous veniez me voir de temps en temps !...

JEANNE

C'est impossible ! Vous le savez ! Mon mari est jaloux ; il pourrait tout apprendre ; la moindre imprudence nous serait fatale !

ÉTIENNE

En prenant bien des précautions ! Vous vous ferez conduire en voiture ; vous descendrez au coin de la rue, et vous viendrez à pied jusque chez moi.

JEANNE

Non; car en admettant que nous ne soyons pas surpris, vous oubliez les scènes... les scènes que j'aurais avant d'arriver à sortir ?... A chaque instant ! Vous savez bien que mon mari ne veut pas que je sorte seule ! Quelle vie j'aurais, alors ?

ÉTIENNE

Venez tout de même, dites ?

JEANNE

Mon ami, ne recommençons pas.

ÉTIENNE

Je vous aime tant !

JEANNE

Que vous êtes enfant, voyons ! Comme si je n'avais pas assez de mes soucis journaliers, sans m'en créer encore d'autres ; et pourquoi, s'il vous plaît ? pour passer de temps en temps un quart d'heure avec vous, à la hâte, avec la crainte perpétuelle d'être en retard à la maison, ou même d'être surprise, et l'appréhension d'une scène en rentrant.

ÉTIENNE

Je ne vous dis pas le contraire, mais que voulez-vous ?... Quand je suis là, dans mon pauvre logis froid et désert, toujours seul, toujours sans personne, toujours sans vous, je m'ennuie trop !... C'est cela aussi qui me déciderait à me marier.

JEANNE

Puisque j'ai entrepris une tâche, mieux vaut maintenant la conduire jusqu'au bout !...

ÉTIENNE

Dites, venez... une heure seulement... par-ci par-là...

JEANNE

Non.

ÉTIENNE

Pourquoi ?

JEANNE

Je suis raisonnable.

ÉTIENNE

Ne soyez pas raisonnable.

JEANNE

Si, il le faut!

ÉTIENNE

Mais je vous assure qu'il y beaucoup de femmes qui sont dans votre cas et qui parviennent, à force d'adresse, à tromper leur mari! Venez me voir, venez... viens, une toute petite fois!... Mais d'abord regarde-moi un peu... Tu détournes la tête, comme si je te disais des choses désagréables. Ce n'est pas désagréable pourtant ce que je te dis là... C'est bien tendre, bien gentil! Jeanne!... ah!... à la bonne heure!... Tu me regardes maintenant... mais pas avec ces yeux-là... allons... avec tes bons yeux... avec tes beaux yeux... Mon mariage n'est qu'un pis-aller; je n'y tiens pas, au fond, et je suis fou de toi, tu le sais bien. Il est tel soir où, en sortant d'ici, après t'avoir eue tout le temps à mes côtés, j'ai erré toute la nuit, le cœur en feu. Tu es belle, ta présence me grise! Ton sourire, tes cheveux, ta poignée de main quand j'arrive, ton approche même, rien que ton approche, tout en toi me trouble et me bouleverse.

JEANNE

Ah! taisez-vous!

ÉTIENNE

Non!

JEANNE

Vous me faites perdre la tête.

ÉTIENNE

Tant mieux !

JEANNE

Assez !

ÉTIENNE

Non, je ne me tairai pas ! Je t'aime ! Je t'aime ! et je veux que tu viennes. Fais-moi ce sacrifice et alors, je te jure, je ne me marie pas, et je ne me marierai jamais, et je renoncerai à tout, et de grand cœur, et j'écrirai, et tout de suite, à la famille, sur ton papier, ton papier qui sent bon, qui sent le parfum que j'aime, ton parfum à toi !... Dis... viens... promets-le-moi !... ma petite Jeanne... dis !...

JEANNE

Non ! Là ! car à la fin vous êtes trop déraisonnable et trop exigeant !

ÉTIENNE

Non ! Vous ne voulez pas ?... Eh bien, je ne sais vraiment pas pourquoi je garderais des ménagements avec vous, puisque vous ne prenez aucune peine pour me faire plaisir ! Les choses les plus simples, on me les refuse !... et à moi, qui renoncerais volontiers à une situation superbe ! Et pourquoi me les refuse-t-on ?... parce qu'on craint de temps à autre d'affronter une scène ; je vous demande un peu !... Et on dit que je suis exigeant par-dessus le marché. Exigeant ?... Moi !... exigeant ?... ah ! non !... elle est trop drôle !... C'est-à-dire qu'il n'y a jamais eu au monde une situation pareille à la mienne. C'est à en devenir enragé, ma parole d'honneur. J'aime et je suis aimé, paraît-il ! Qu'est-ce que ça me rap-

porte? Voilà ce que ça me rapporte!... Une partie de dominos, le jeudi, dont tout le sel consiste à me voir pêcher le double-six et pendant laquelle je suis surveillé par votre mère, surveillé par votre mari, et surtout, et ça c'est le plus cocasse... surveillé par vous; oui par vous qui me faites des gros yeux dès que je vous regarde comme on regarde les personnes quand on les aime. Pas un murmure de ma part, du reste, pas une récrimination, pas une plainte. Je me tiens coi. Allons, allons, plus je vais, plus je vois que vous ne m'aimez plus, et, décidément, je vais me marier.

JEANNE

Eh bien! mariez-vous, là, puisque vous ne voulez pas me comprendre!

ÉTIENNE

Vous m'y engagez?

JEANNE

Oui, je vous y engage.

ÉTIENNE

Eh bien! adieu!... (*Il va pour sortir.*)

JEANNE, *vivement.*

Etienne! non!

ÉTIENNE, *piteux.*

Alors, venez me voir.

JEANNE

Vous y tenez absolument?

ÉTIENNE

Oui... je vous en prie!

JEANNE

Cela va me créer de nouvelles difficultés, de grandes difficultés avec ma mère, avec mon mari, avec tout le monde.

ÉTIENNE

Je vous aime tant ! Et puis de mon côté, je renonce à certaines choses. Ça compense un peu.

JEANNE

Eh bien ! j'irai vous voir.

ÉTIENNE

Quand ça ?

JEANNE

Demain, vendredi.

ÉTIENNE

Oh ! que tu es gentille.

JEANNE

Pas longtemps.

ÉTIENNE

Deux heures ! Deux heures seulement.

JEANNE

Vous êtes fou !

ÉTIENNE

Eh bien ! une heure, là.

JEANNE

A peine !

ÉTIENNE

A quel moment de la journée ?

JEANNE

Entre cinq et six.

ÉTIENNE

Chérie ! Que tu es jolie ! Que je t'aime ! Je te demande pardon de t'avoir dit tout cela, d'avoir été bête, d'avoir été méchant. Je suis un ingrat, mais j'ai bon cœur, au fond ! Je t'aime, je n'aime que toi, toujours toi. Alors, à demain, vendredi ! Et maintenant, vois comme je suis sage, comme je suis raisonnable ! Je suis bien discret, bien docile. Je prends mon chapeau et je m'en vais. Vous n'êtes pas étonnée de ma docilité et de ma discrétion ?

JEANNE, *attristée.*

Ah ! vous êtes très drôle, mon ami.

ÉTIENNE

Entre cinq et six ! (*Il sort joyeux.*)

SCÈNE IX

JEANNE *seule.*

Il le sait bien que je voudrais aller le voir. Ça devrait lui suffire de le savoir, sans me relancer sans cesse. Comme ça va être commode ! Avec mon mari qui est jaloux !... Enfin ! demain, nous nous occuperons de cela... Pour ce soir, allons dormir... Oh ! oui, dormir pour oublier cette journée. (*Voyant entrer Masson.*) qui n'est pas encore finie à ce que je vois.

SCÈNE X

JEANNE MASSON

MASSON

Jeanne !

JEANNE

Comment ? vous ne dormez pas encore ? Vous n'êtes pas encore couché ?

MASSON, *très gai.*

Non. Je ne sais pas si c'est le thé que j'ai pris... mais figure-toi que je n'ai pas envie de dormir du tout. Du reste, je me sens très bien. Je n'ai jamais été si à mon aise. Ah ! ah !

JEANNE

Vous plaisantez de venir faire le pantin à cette heure-ci.

MASSON

Voilà comme je suis, moi !

JEANNE

Allez vous coucher, allez.

MASSON

Non ! Je suis éveillé comme un petit rat.

JEANNE

Ça ne fait rien. Une fois dans votre lit, vous vous endormirez.

MASSON

Tutoie-moi d'abord, tutoie-moi.. une femme doit toujours tutoyer son mari.

JEANNE

Eh bien ! Va te coucher !

MASSON

Tutoie-moi et appelle-moi ton petit Charles.

JEANNE

Mon petit Charles.

MASSON

Et même ton petit Charlot !

JEANNE

Mon petit Charlot !

MASSON

A la bonne heure !... Mais je me sens tout à fait remis ; je n'irai pas me coucher et je veux que tu viennes là, près de moi...

JEANNE

Non ; regardez un peu l'heure qu'il est !

MASSON

Ça m'est égal. Quand on a chez soi une petite femme gentille comme toi, c'est bien le moins qu'on lui dise de temps en temps qu'on l'aime bien. Sans compter que ça te va admirablement de soigner un malade... Tu ne dépéris pas du tout, au contraire !

JEANNE

Eh bien, tant mieux !

MASSON

Aussi je t'invite, et dès ce soir, à venir prendre du thé avec moi, en tête à tête, dans ma chambre, que, pour cette circonstance spéciale, j'appellerai, à ton choix, mon petit entresol ou ma garçonnière !...

JEANNE

Non ! Allez vous coucher !

MASSON

Pas tout seul. J'ai peur des loups !

JEANNE

Je le regrette.

MASSON

Viens !

JEANNE

Non.

MASSON

Viens, je le veux !... Viens, Jeanne, dis, ma petite Jeanne... viens... Je veux que tu viennes... Tu refuses ?... Eh bien ! demande-moi encore quelque chose, tu verras !...

JEANNE, *à part.*

Le fait est que si j'ai à lui demander de sortir demain !...

MASSON

Alors, c'est bien entendu... tu ne veux pas ?

JEANNE

Si ! Si ! là... Seulement, marchez devant !... Je mets un peu d'ordre ici... et je vous rejoins. (*Masson sort.*)

SCÈNE XI

JEANNE, *seule, rangeant.*

Ah ! j'aime bien Etienne, mais il peut se vanter de m'en causer, des ennuis. Je ne peux plus rien refuser à mon mari, maintenant que j'ai besoin de lui. Et dire qu'il en sera peut-être ainsi chaque fois que je voudrai sortir. Quelle journée ! Que de soucis ! Quelle tristesse ! Enfin ! ça se terminera un jour ! (*Trouvant la lettre de Maurice en rangeant, son secré-*

taire et la lisant.) Pourquoi maman ne veut-elle plus le recevoir? Il est très gentil, ce petit Maurice! (*Elle lit :*) « Ma chère tante, alors, vous ne voulez plus me voir? Vous croyez sans doute que je suis très méchant? Erreur, et du reste, tant pis pour vous, car j'ai un tas de choses à vous raconter et j'ai renouvelé entièrement mon répertoire. (*Elle rit.*) Votre neveu dont l'âme est déchirée, et qui viendra après-demain... » Certainement qu'il faut qu'il vienne; j'ai bien le droit de rire un peu après des journées comme celles-ci.

YVONNE, *entrant.*

Monsieur demande madame.

JEANNE

J'y vais. Yvonne, quand M. Martenot viendra, vous le recevrez. C'est entendu?

YVONNE

Oui, madame.

JEANNE

Allez !

VOIX DE MASSON, *dans la coulisse.*

Ma petite Jeannette ?

JEANNE

Voilà ! Voilà ! (*Elle éteint et sort.*)

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Le salon du deuxième acte, mais complètement rajeuni. Autres rideaux aux fenêtres. Autres tentures. Un piano à gauche. Fleurs. Glaces. Le tout très à la mode, avec quelques restes de l'ancien ameublement.

SCÈNE PREMIÈRE

JEANNE, LE DOMESTIQUE. *Au lever du rideau, Jeanne joue du piano.*

LE DOMESTIQUE, *entrant.*

Madame, c'est monsieur Ducarre !

JEANNE

Monsieur Ducarre ?

LE DOMESTIQUE

Il demande s'il peut parler à madame ?... (*Un temps.*)

JEANNE

Est-ce que madame Fontet est là ?

LE DOMESTIQUE

Oui, madame !

JEANNE

Elle n'est pas occupée?

LE DOMESTIQUE

Madame est dans sa chambre ; elle écrit.

JEANNE

Eh bien ! dites-lui donc de recevoir monsieur Ducarre, n'est-ce pas?... Moi, je n'ai pas le temps dans ce moment-ci.

LE DOMESTIQUE

Bien, madame. (*Il sort. Jeanne se remet au piano, puis prise d'une nouvelle idée, elle se lève et va se regarder dans la glace, longuement.*)

SCÈNE II

JEANNE, *seule.*

C'est égal, je n'ai pas l'air d'avoir trente-cinq ans !... Il y a pourtant une petite ride... là... au coin de l'œil... près de la tempe... Oh ! c'est un pli, ce n'est pas une ride... mais enfin... j'ai beau faire, ça ne s'en va pas !... C'est ennuyeux !... (*Elle passe plusieurs fois son doigt dessus.*) Oh ! rien n'y fait !... la poudre... le blanc... le rouge !... Dix ans, dix ans révolus, auprès d'un malade, et quel malade !... ça ne vous rajeunit pas !... Enfin, il est mort l'année dernière, le pauvre homme !... Pardonnons-lui... Le médecin ne se trompait pas, le jour où il disait qu'il n'en avait plus guère que pour quatre ou cinq ans. Il y a juste cinq ans aujourd'hui qu'il nous disait cela, un matin !... Cinq ans aussi qu'Étienne me fai-

sait cette fameuse scène et voulait absolument se marier ! Il m'en a fait d'autres depuis, du reste ! Cinq ans ! Il me semble qu'il y en a vingt ! Bah ! tout cela est fini !... n'y pensons plus ! (*Un temps. Revenant à la glace.*) Sans cette petite ride, que j'ai d'ailleurs des deux côtés... ça irait encore très bien !... oh ! très bien, malgré mes trente-cinq ans !... Seulement il y a cette ride !... Ride... ride... le vilain mot !...

SCÈNE III

JEANNE, LA COUTURIÈRE, L'AIDE, LE DOMESTIQUE, *puis* CÉCILE

LE DOMESTIQUE

Madame, c'est la couturière !

JEANNE

Faites entrer.

LE DOMESTIQUE

Ici, madame ?

JEANNE

Oui... parce que les tapissiers sont dans ma chambre... Est-ce qu'on est venu pour le cabinet de toilette ?...

LE DOMESTIQUE

Oui, madame. Les ouvriers sont en train de fixer la baignoire. Il y a aussi les peintres, qui ont commencé la salle à manger.

JEANNE

J'irai les voir tout à l'heure. Faites entrer la cou-

turière et apportez-moi la glace qui est dans ma chambre. (*Il sort et fait entrer.*)

LA COUTURIÈRE, *suivie de son aide.*

Bonjour, madame !

JEANNE

Bonjour, mademoiselle !

LA COUTURIÈRE

Je viens de la part de madame Vernier, pour les robes !

JEANNE

Bien ! Seulement vous direz à madame Vernier que je ne suis pas contente. Elle m'avait formellement promis pour hier soir la robe ouverte. Je ne l'ai pas eue, et, au dernier moment, j'ai été obligée de m'habiller comme j'ai pu. (*A l'aide.*) Mademoiselle, soyez donc assez gentille pour appeler ma femme de chambre !... C'est par là !... (*A la couturière.*) Voyons, qu'est-ce que vous m'apportez là ?... la robe grise... Oh ! comme elle est fripée !...

LA COUTURIÈRE

Ce n'est rien ! A l'air, ça se remettra.

JEANNE

La robe mauve... Bien !... J'ai déjà essayé tout ça... et la robe ouverte... qui n'est que bâtie !... Le corsage n'allait pas, l'autre jour, et il y avait des plis à la jupe... (*Prenant le corsage.*) Dites-moi : ce n'est pas bien vieux cette façon de corsage ? il me semble que je ne vois ça qu'aux femmes de trente-cinq à quarante ans ?...

LA COUTURIÈRE

Oh ! madame, c'est ce que les jeunes femmes portent le plus.

JEANNE

Ah !...

LA COUTURIÈRE

Nous allons essayer tout cela si vous le voulez bien. (*Entrent la femme de chambre et le domestique, apportant la psyché. Le domestique ressort aussitôt.*)

JEANNE, *à la femme de chambre.*

Cécile, mettez le verrou pour qu'on n'entre pas !... Maintenant, aidez-moi. (*Elle enlève sa robe.*)

LA COUTURIÈRE, *à l'aide.*

La jupe d'abord !

JEANNE, *se déshabillant.*

Je vais du reste avoir besoin d'une robe de visite. Qu'est-ce que vous me conseillez ?

LA COUTURIÈRE

Comme corsage, nous vous ferons un joli boléro, à revers carrés, sur un gilet en guipure d'Irlande.

JEANNE

Et sur la jupe, comme garniture ?...

LA COUTURIÈRE

La quille en passementerie, avec des biais de velours !

JEANNE

Ou tout simplement des volants en forme ?

CÉCILE

Les volants en forme iront mieux à madame, qui est grande.

LA COUTURIÈRE

Ça tombe un peu dans le commun.

JEANNE

Alors, si on faisait la jupe unie, avec une bande chenillée dans le bas ?

LA COUTURIÈRE

C'est très coquet.

JEANNE

J'y penserai... (*Retirant son corsage.*) Je ne sais pas comment fait madame Vernier, mais à tous ses corsages il y a le même défaut. (*Montrant le haut du bras.*) La manche serre d'ici !... à la couture !... Elle dit toujours : « Ça se fera, ça se fera !... » Voilà une robe que j'ai fait faire pour mon deuil. Elle est archi-usée, et ça ne s'est pas fait du tout.

LA COUTURIÈRE

Madame a le bras fort !

JEANNE

Madame Vernier n'a qu'à mieux prendre ses mesures...

LA COUTURIÈRE, *passant la jupe.*

Maintenant, je ferai observer une chose à madame... (*A l'aide.*) Des épingles !... (*Continuant.*) C'est que quand une manche n'est pas une idée tenue, l'étoffe s'avachit, et c'est très laid.

JEANNE, *riant.*

Oh !... vous aurez toujours raison !...

LA COUTURIÈRE

Si madame veut se tourner un peu !... Marchez maintenant... Oh !... elle tombe très bien !

L'AIDE

Oui, sans raideur.

CÉCILE

A merveille !

LA COUTURIÈRE

Si madame veut se voir ! (*Jeanne marche ; toutes les trois la regardent.*)

CÉCILE

Tout à fait réussie.

LA COUTURIÈRE

Madame habille tout ce qu'elle porte.

L'AIDE

Quand on est bien faite !

JEANNE

Elle ne gode pas un peu sur les hanches ?

LA COUTURIÈRE

Oh ! non, elle plaque bien.

JEANNE

Le corsage, maintenant !

LA COUTURIÈRE, *à l'aide.*

Nous allons nous en occuper. (*A l'aide.*) Des épingles... Nous avons fait dernièrement un corsage absolument pareil pour mademoiselle de Marade. Il n'y a qu'une seule différence avec madame... Nous avons ajouté sur les épaules des petits choux en mousseline de soie.

JEANNE

Ah !

LA COUTURIÈRE

Parce que mademoiselle de Marade est une jeune fille, alors, nous...

JEANNE

Ah ! pour les jeunes filles, vous...

LA COUTURIÈRE

Oui, nous égayons un peu.

JEANNE

Eh bien ! ajoutez-moi donc des petits choux, aussi !

LA COUTURIÈRE

Bien, madame !

JEANNE

Ça tire un peu... là !

LA COUTURIÈRE

C'est le bâti !... Ce n'est rien !... (*A l'aide.*) Voyez, il y a la ceinture qui ne va pas, par exemple... elle est trop large !...

CÉCILE, *à la couturière.*

Madame a la taille si fine !...

JEANNE

Malgré mon âge !

LA COUTURIÈRE

Oh ! madame est bien jeune !

JEANNE

Eh ! eh... trente ans !...

LA COUTURIÈRE

Nous n'avons qu'une cliente, dont la taille approche

de celle de madame... et encore !... la princesse Tavitt, une Hongroise !... (*A l'aide.*) Des épingles... Il faudra doubler les remplis; voyez, mademoiselle !...

JEANNE

Ça bride un peu de là !...

LA COUTURIÈRE

Nous relâcherons les pinces !... Des épingles !...

CÉCILE

Il est assez ouvert par devant ?...

LA COUTURIÈRE

C'est comme cela qu'on les fait aujourd'hui.

JEANNE

C'est vrai.

CÉCILE

Pour moi, je préfère les robes franchement décolletées !

LA COUTURIÈRE

Oh ! c'est bien plus seyant !

CÉCILE

Surtout quand on a les épaules de madame !

LA COUTURIÈRE

Eh bien, voilà ! le corsage va !... Un peu d'ampleur aux manches, ce sera parfait !... Qu'en dit madame ?...

JEANNE

Je maintiens ce que je disais : c'est un peu vieillot ! Je suis engoncée là-dedans... je parais dix ans de plus !...

LA COUTURIÈRE

Oh ! madame se trompe.

JEANNE

Enfin, nous verrons quand ce sera fini. Je peux me rhabiller ?...

LA COUTURIÈRE

Oui, madame !... Prenez garde aux épingles... (*A l'aide.*) Aidez madame ! (*Jeanne se déshabille et se rhabille.*)

CÉCILE, *à la couturière.*

Vous nous laissez les cartons ?...

JEANNE, *qui a entendu.*

Oh ! oui, mademoiselle, c'est si commode !

LA COUTURIÈRE

C'est entendu, madame !... quoique les robes soient bien moins chiffonnées au porte-manteau !... C'est une erreur des clientes de les laisser dans le carton !... Au revoir, madame !...

JEANNE

Alors, quand aurai-je tout cela ?...

LA COUTURIÈRE

Mardi, au plus tard !

JEANNE

Bien sûr ?...

LA COUTURIÈRE

Oh ! madame peut y compter !

JEANNE

Bien. Je vous demanderai aussi, mademoiselle, de vouloir bien dire à madame Vernier de m'envoyer ma

facture immédiatement. Je ne veux pas avoir la plus petite note qui traîne.

LA COUTURIÈRE

Je n'y manquerai pas, madame. Au revoir, madame !

JEANNE

Au revoir, mademoiselle.

CÉCILE

Mademoiselle ! (*La couturière sort avec l'aide.*)

JEANNE

Cécile, emportez-moi tout cela ; et surtout prenez garde aux faux-plis !

CÉCILE

Oui, madame.

JEANNE

Cécile ?

CÉCILE

Madame ?

JEANNE

Je n'y suis pour personne aujourd'hui... J'ai des lettres à écrire... Ah ! cependant, si M. Maurice Martenot vient, vous le recevrez...

CÉCILE

Bien, madame !

SCÈNE IV

MADAME FONTET, JEANNE

MADAME FONTET

Que de belles robes ! et quelles nuances ! C'est d'un clair !... On dirait des toilettes de jeune fille !

JEANNE

Tu trouves ?

MADAME FONTET

Je ne sais pas... J'ai aperçu des gris... des mauves !...

JEANNE

Je ne serai pas ridicule avec ?...

MADAME FONTET, *riant.*

Non, mademoiselle !... A propos, je viens de voir Etienne. Pourquoi n'as-tu pas voulu le recevoir, ce pauvre garçon ? Il avait l'air tout morfondu.

JEANNE

Ça ne le change pas beaucoup.

MADAME FONTET

Quoi qu'il en soit, il est venu nous annoncer une excellente nouvelle ; toutes tes affaires de succession sont définitivement terminées.

JEANNE

Et alors ?...

MADAME FONTET

Alors le notaire qu'il vient de voir lui a dit que tu n'avais plus à t'occuper de rien qu'à aller signer chez lui, un de ces jours, l'acte définitif. Les valeurs nominatives ont été mises à ton nom. Tout est en règle et tu peux dès à présent toucher ton argent.

JEANNE

Ça fait que j'ai au juste ?

MADAME FONTET

Trente mille livres de rente.

JEANNE

Trente mille livres de rente !... Ce n'est pas désagréable !

MADAME FONTET

Hein ?...

JEANNE

Oui !...

MADAME FONTET

Embrassons-nous, au moins !

JEANNE

De tout cœur !...

MADAME FONTET

Tu les as bien gagnées !...

JEANNE

Oh ! ça !... Aussi maintenant, je vais me prélasser...

MADAME FONTET

Sur des monceaux d'or !...

JEANNE

Trente mille livres de rente !... Je crois que je vais devenir avare !...

MADAME FONTET

Toi qui ne voulais pas de ce mariage !...

JEANNE

Ah ! j'ai assez souffert avec mon mari, Etienne et même toi. On aurait dit que vous aviez juré ma mort...

MADAME FONTET

Pauvre fille !... Enfin maintenant, vive la vie !... Déjà trois heures !... Il faut que je sorte. C'était

avant-hier le bout de l'an de ton pauvre mari et je n'ai pas encore pu aller au cimetière lui faire une petite visite. Il faut être convenable... Tu ne viens pas avec moi ?

JEANNE

Ah ! c'est que, moi... je ne peux pas... J'irai demain.

MADAME FONTET

Viens donc !

JEANNE

Impossible, vrai !

MADAME FONTET

Tu attends quelqu'un ?

JEANNE

Oui.

MADAME FONTET

Qui ça ?

JEANNE

Le jeune Martenot.

MADAME FONTET

Qu'est-ce qu'il vient toujours faire ici, celui-là ?

JEANNE

Il est très gai... très gentil... et pas méchant du tout ? Il sait toujours un tas d'histoires. Je voudrais bien savoir où est le mal !

MADAME FONTET

Prends bien garde !

JEANNE

Et à quoi donc, mon Dieu ?

MADAME FONTET

Je sais ce que je dis. S'il était laid encore, ça me serait égal qu'il vînt ici, mais c'est qu'il est loin d'être laid, le petit gredin... Il a vingt-cinq ans, et il en paraît dix-huit ; il est élégant, distingué... un petit noceur avec ça !... On raconte des histoires sur son compte !... Il a, d'après ce qu'on dit, à moitié ruiné une femme qui s'est toquée de lui et en un rien de temps. Ainsi, à bon entendeur, salut !

JEANNE

Il a l'air naïf comme tout !

MADAME FONTET

C'est bien ce qui fait sa force ! Et du reste, il l'est peut-être. Je suis sûre que tu lui plais beaucoup, pour le moment, ce qui ne l'empêcherait pas, au bout de quelque temps de mariage, de te planter là et d'aller faire danser tes écus ailleurs ! Ces petits gaillards-là sont légion ! Enfin prends garde... Note bien que je ne te ferais pas ce petit sermon, si je ne trouvais pas un changement sensible dans ton caractère...

JEANNE, *riant.*

Dans mon caractère, à moi ?...

MADAME FONTET

Mais, oui, tu es très changée... Est-ce l'âge qui fait ça ?... je n'en sais rien, mais ça est !... Vois toi-même. Ton mariage avec Étienne est une chose décidée depuis longtemps... Eh bien, comment se fait-il que quand il vient ici, ce soit moi qui le reçoive ? Tu reçois bien M. Martenot, va !... De plus, tu deviens

rêveuse ; tu t'es mise à apprendre le piano, à ton âge... tu portes des robes claires, tu t'inquiètes tout le temps de savoir si tu vieillis... tu te regardes dans les glaces... Est-ce que tu ne te crois plus assez jolie ni assez jeune pour Étienne, pour le mari qu'il te faut, pour un homme de quarante-cinq ans ?

JEANNE, *riant.*

Continue ; tu m'amuses énormément !...

MADAME FONTET

Prends garde !... Tu as trente-cinq ans, et pour certaines femmes, c'est l'âge des coups de cœur ! Tâche de ne pas être de celles-là. C'est ce qui pourrait t'arriver de pire !...

JEANNE, *riant.*

Elle ne s'arrêtera pas !...

MADAME FONTET

Épouse Étienne, dis, et le plus tôt que tu pourras. C'est le mari qu'il te faut ! Sans compter que tu le lui as promis. Ce serait très mal de te dédire. Il attend avec anxiété.

JEANNE

La dernière fois que je l'ai vu, il m'a paru pourtant assez froid, sur la question de notre mariage ; il n'avait pas l'air si pressé que tu le dis.

MADAME FONTET

Je crois bien. J'ai été obligée de le forcer à venir te voir. Il ne voulait plus !... la question d'argent toujours... « Elle est plus riche que moi. . Je ne veux pas !... Je ne veux pas... Je l'aime toujours... Dieu sait combien !... mais restons-en là ! » Et cependant

il a fait dernièrement un héritage assez gentil, très gentil même, qui, sans égaler sa position à la tienne, lui permet de parler tout à fait librement. Eh bien, il refusait néanmoins. J'ai été forcée de le brutaliser, de lui répéter vingt fois que nous savions bien à quoi nous en tenir sur le fond de son cœur... et qu'il fallait absolument qu'il vînt te voir pour en finir !...

JEANNE

C'est égal... il doit y avoir autre chose aussi.. en plus de sa discrétion.

MADAME FONTET

Épouse-le !...

JEANNE

Mais qui est-ce qui te dit le contraire ?... Oui, ma bonne mère, c'est entendu ! Ne te fais pas de chagrin. J'épouserai Étienne ; il a ma parole et je l'aime toujours beaucoup, quoiqu'il ait été bien fatigant avec ses : « Jeanne, dites, dites, venez ! dites. » Es-tu rassurée ?

MADAME FONTET

A moitié ! (*Elle sort.*)

SCÈNE V

JEANNE, *seule. Elle va à la glace.*

Les yeux sont toujours bien !... le teint aussi ; il a toujours un éclat !... Et sans ce pli qui ne veut pas disparaître !... (*Un temps.*) Il y a peut-être un peu de vrai, tout de même, dans ce que me disait maman tout à l'heure !

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. Maurice Martenot.

JEANNE

Faites entrer ! Tiens ! c'est drôle ! ça me fait quelque chose quand il arrive ! Est-ce bête ?

SCÈNE VI

MAURICE, JEANNE

MAURICE, *un paquet sous le bras.*

Bonjour, ma tante !

JEANNE

Bonjour, vous !

MAURICE

Je viens de rencontrer, dans l'antichambre, votre bonne qui se promenait avec des chefs-d'œuvre de robes sur les bras.

JEANNE

Maman les trouve trop claires !

MAURICE

Est-ce qu'elle s'y connaît ? Quand vous verra-t-on avec ?

JEANNE

Quand vous aurez été bien sage !

MAURICE

Alors, ce que je vais être gentil ! J'arrive chargé comme un baudet !

JEANNE

Comme vous avez dû souffrir, pauvre petit !

MAURICE

C'est de la belle musique que je vous apporte !

JEANNE

Ah ! que vous êtes gentil ! Qu'est-ce que c'est que tout ça ?

MAURICE

Un tas de choses que vous m'avez demandées.

JEANNE

Y a-t-il *Les Enfants*, de Massenet ?

MAURICE

Oui... calmez-vous !

JEANNE

C'est si joli ! Et avec cela ?

MAURICE

Il y a un peu de tout. J'ai même glissé un peu de Wagner, pour vous donner du goût !

JEANNE

Eh bien, dites donc ! Vous savez que je travaille comme une enragée. Je pourrai bientôt jouer à quatre mains.

MAURICE

Avec M. Ducarre ?

JEANNE

Laissez M. Ducarre tranquille, n'est-ce pas ?

MAURICE

J'obéis. Maintenant, je vous apporte encore quelque chose.

JEANNE

Quoi ?

MAURICE

Ah ! voilà !

JEANNE

Quoi ? Dites...

MAURICE

C'est dans ma poche, à gauche, du côté du cœur ; cherchez et vous trouverez !

JEANNE, *fouillant dans la poche de côté de sa redingote.*

Voyons !

MAURICE, *lui saisissant la main à travers l'étoffe.*

Je vous tiens, là, hein ?

JEANNE

Qu'il est ennuyeux !... Laissez ma main, voyons ?

MAURICE

Si je ne vous la rendais pas ?...

JEANNE

J'ai trouvé !... (*Retirant un papier.*) Qu'est-ce que c'est que ça ?

MAURICE

Regardez !...

JEANNE

Une loge pour la première de la Porte-Saint-Martin !

MAURICE

Hein ? je suis bon !

JEANNE

La première fois que j'irai au théâtre depuis si longtemps. Vous êtes un ange.

MAURICE

Embrassez-moi.

JEANNE

Qui est-ce qui vous a donné cela ?

MAURICE

Embrassez-moi.

JEANNE

Répondez...

MAURICE

Une femme de théâtre !

JEANNE

Alors je ne devrais pas accepter.

MAURICE

Pourquoi ?

JEANNE

Ça vient peut-être d'une maîtresse à vous ?... Et vous savez ce que je vous ai dit ?

MAURICE

Vous allez jouer à la vieille dame, à la maman ? Mais vous vous trompez ! Je n'ai plus de maîtresse, je n'ai plus d'ami, je n'ai plus personne. Plus de joie pour moi sur cette terre, plus de plaisirs ! plus d'espoir, plus rien. J'aime une femme et cette femme est belle ; mais cette femme est méchante et cette femme ne m'aime pas. Cette femme est divine, cette femme tient de l'ange et du démon, et cette femme, c'est vous.

JEANNE, *riant.*

Qu'il est bête !... Ah ! c'est une femme de théâtre !

Si j'étais votre mère, je ne vous laisserais pas la bride sur le cou, allez !

MAURICE

Donnez-moi des conseils... je suis prêt à les écouter.

JEANNE

Asseyons-nous !... Pas si près de moi, pas si près !

MAURICE

Je vous écoute !

JEANNE

Vous avez donné votre démission du Cercle ?

MAURICE

Non.

JEANNE

Je vous l'avais demandé.

MAURICE

Je ne l'ai pas fait.

JEANNE

A quoi bon être d'un cercle ? Vous avez joué encore ?

MAURICE

Oui, mais j'ai gagné.

JEANNE

Et mademoiselle La Tulipe, vous l'avez revue ?

MAURICE

Oui.

JEANNE

Alors c'est comme ça que vous m'écoutez ?

MAURICE

Oui... et ce sera toujours comme ça, tant que vous ne voudrez pas m'aimer.

JEANNE

Voulez-vous vous taire !

MAURICE

Il faut bien que j'essaie de me distraire pour oublier.

JEANNE

Oublier... quoi ?

MAURICE

Ma jolie petite tante !

JEANNE

Parlez-moi comme vous parleriez à votre mère.

MAURICE

A ma mère ?... eh bien merci ! vous ne le voudriez pas. Très rosses, vous savez, les auteurs de mes jours ; ils ne me donnent pas un sou ! Aussi, si jamais j'ai de l'argent, un jour, ce que je les plaquerai !

JEANNE

En voilà des sentiments et des expressions !

MAURICE

Je vous livre le fond de mon cœur !

JEANNE

Il n'est pas joli le fond de votre cœur !

MAURICE

Si vous saviez ce qui s'y passe, quand je suis là !...

JEANNE

A votre âge, on n'est plus un bébé ; on doit commencer à être raisonnable, à réfléchir, et à...

MAURICE

A faire de bonnes œuvres !

JEANNE

On doit aller au bal, fréquenter les maisons convenables, et ne pas se perdre dans les cercles.

MAURICE

Oui, maman !...

JEANNE

On doit songer à la vie de famille, aux réunions intimes...

MAURICE

Bien !...

JEANNE

On doit aussi penser un peu au mariage, aux jeunes filles honnêtes, et surtout...

MAURICE, *en s'approchant.*

... A sa tante !

JEANNE

Ah ! nous n'allons pas recommencer la scène de l'autre jour, n'est-ce pas ?... Qu'est-ce que ça veut dire, une pareille conduite ? On ne peut plus vous voir maintenant sans que vous deveniez insupportable...

MAURICE

Vous êtes si jolie !...

JEANNE

Vous êtes fou !... Je vous demande un peu, une vieille femme comme moi...

MAURICE

Vieille, vous ?

JEANNE

Dame ! J'ai vingt-neuf ans !

MAURICE

Enfin... je vous trouve... je ne peux pas dire quoi...

JEANNE

Trouvez-moi comme vous voudrez, mais ne me le dites pas de si près !

MAURICE

Oui, je vous trouve...

JEANNE

Riche, peut-être... et ça suffit !

MAURICE

Oh ! bien, non, ça, ce n'est pas gentil !...

JEANNE

Jurez-moi donc que vous n'avez jamais pensé à cette particularité de ma situation.

MAURICE, *un peu gêné.*

Mais oui, je vous le jure !

JEANNE

Vous n'avez pas l'air bien fixé vous-même !

MAURICE, *lui prenant les mains.*

Allons donc !

JEANNE

Voulez-vous finir et laisser mes mains !

MAURICE

Eh bien, non, je les garderai, vos mains, car c'est trop fort ainsi ! Vous êtes là pendant des heures à me donner des conseils, tout près de moi, en me prenant les mains, et vous ne voudriez pas que je prenne les vôtres, à mon tour ? Eh bien, je les prendrai tout de même, parce que vous êtes ma petite tante chérie, et que je vous aime ! Oui. Ça y est, vous savez ! En pleine poitrine, en pleine tête, en plein cœur ! Ma petite tante, mon exquise, ma délicieuse petite tante, je vous adore ! J'adore vos mains, vos yeux, votre sourire, votre voix, tout enfin, tout ce qui est vous !... et pour le bon motif, vous savez !... si ça vous va mieux !...

JEANNE, *très troublée.*

Vous êtes un enfant !

MAURICE

Soyez gentille, ma petite tante, ne prenez pas vos airs des grands jours, et dites-le, que vous m'aimez un peu, pour que je sois content. Ne me laissez pas partir tout triste comme l'autre fois. Si vous saviez comme j'ai été malheureux ! J'ai marché de long en large toute la nuit, dans ma chambre ; j'ai pleuré, c'était horrible à voir ; je voulais partir pour vous oublier, si je pouvais, car ça ne doit pas être commode d'oublier une jolie tante comme vous !... Dites, dites que vous m'aimez... ou je ne sais pas ce que je vais devenir ! (*Il tombe à genoux.*)

JEANNE

Non, non, non !... Relevez-vous, Maurice, et allez

vous-en ; allez-vous-en immédiatement, n'est-ce pas ? Je veux bien vous pardonner encore pour cette fois parce que vous êtes un enfant et que vous ne savez pas ce que vous dites. Mais sachez que je ne veux, sous aucun prétexte, qu'une pareille scène se renouvelle entre nous et que si vous ne me promettez pas très sérieusement de ne jamais recommencer, vous trouverez désormais ma porte fermée... Choisissez !...

MAURICE, *confus.*

Je promets !...

JEANNE

A la bonne heure !...

MAURICE

Au revoir !...

JEANNE

Au revoir !

MAURICE

Faut-il emporter ma musique ?

JEANNE, *sèchement.*

Laissez ça là !

MAURICE, *en sortant.*

Ça marche ! (*Il sort.*)

SCÈNE VII

JEANNE, *seule, dans le ravissement.*

Il est charmant !... Mais maman avait raison ! il ne ne faut plus le recevoir. Ah ! non ! (*Ravie.*) Ce qu'il a un toupet !... C'est qu'il se jette sur vous,

ma parole d'honneur ! il vous empoigne !... Ah ! à côté d'Étienne... ça fait une différence !... N'importe !... Étienne, c'est un garçon sûr, honnête, sensé !... Un garçon, comme, il il en faudrait beaucoup ! Et puis, je l'aime... je lui ai donné ma parole...

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur Ducarre !

JEANNE

Ah ! Encore ! Il est déjà venu tantôt !

SCÈNE VIII

JEANNE, ÉTIENNE

ÉTIENNE

Bonjour, Jeanne !

JEANNE

Bonjour, mon ami. Vous allez bien ?...

ÉTIENNE

Pas mal, et vous ?

JEANNE

Moi aussi ; vous êtes bien aimable ; asseyez-vous donc !

ÉTIENNE

Votre mère vous a dit que le notaire ?...

JEANNE

Oui, mon cher ami, et je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour nous. (*Un temps.*)

ÉTIENNE

Il fait un froid, dehors...

JEANNE

Comme c'est drôle ! Vous avez toujours froid ! vous êtes donc gelé ?...

ÉTIENNE

Non, mais...

JEANNE

M. Masson était comme vous. On lui défendait le feu, et il avait toujours froid !... (*Riant.*) Vous me rappelez mon mari !

ÉTIENNE, *pincé.*

Ce que vous dites là n'est pas très aimable.

JEANNE

Ne m'en veuillez pas, mon ami, je suis un peu énervée, agacée. Je viens de voir un insolent qui m'a manqué de respect...

ÉTIENNE, *très calme.*

Qui ça ?

JEANNE

Maurice Martenot.

ÉTIENNE

Ah !

JEANNE

Tranquillisez-vous, je l'ai mis à la porte.

ÉTIENNE

Vous avez bien fait ; c'est un petit dévergondé ! Ah ! les jeunes gens d'aujourd'hui !

JEANNE

Vous parlez comme le sage Nestor lui-même ! (*A part.*) Ce qu'il est vieilli, tout de même ! (*Un temps.*)

ÉTIENNE

Jeanne !... J'ai à vous parler !

JEANNE

Ah ! (*A part.*) Tant pis !

ÉTIENNE

Je voulais même venir vous voir ces jours-ci, et puis j'ai été souffrant ..

JEANNE

Souffrant ?... vous êtes souvent malade, depuis quelque temps, mon ami. Il faut vous soigner !... Et qu'est-ce que vous avez eu ?

ÉTIENNE

Je n'en sais trop rien. Depuis quelques jours, j'avais une assez forte douleur au gros orteil du pied droit, surtout la nuit. Il y avait, de plus, comme une petite grosseur, qui n'a pas encore disparu complètement, du reste. Un matin, en me levant, ça m'a fait très mal, je n'ai pas pu mettre de chaussures, et j'ai dû rester la jambe étendue.

JEANNE

Tiens !... et vous avez fait venir le médecin je suppose ?

ÉTIENNE

Oui. Il m'a dit qu'il reviendrait. Il ne s'est pas encore prononcé.

JEANNE

C'est bizarre ! La douleur que vous ressentiez, ressemblait-elle à de fortes piqûres d'épingle ?

ÉTIENNE

Justement !

JEANNE

Eh bien ! c'est un âne que votre médecin. Je vais vous le dire, moi, ce que vous avez : c'est la goutte !

ÉTIENNE

Oh ! non !

JEANNE

C'est la goutte !... Personne ne m'apprendra rien sur cette maladie-là ! Je la connais, allez ! Je suis payée pour ça !... J'ai passé dix ans de ma vie à l'étudier. C'est la goutte, mon cher ami, la belle et bonne goutte !... (*A part.* Voilà qu'il a la goutte à présent !...

ÉTIENNE

Je vous assure que vous vous trompez.

JEANNE

Qu'est-ce que vous cherchez du coin de l'œil... comme ça ?...

ÉTIENNE

Un siège !...

JEANNE, *riant.*

Le grand fauteuil de malade, peut-être ? Je regrette, mon ami, mais je l'ai fait monter au sixième. Je ne pensais plus en avoir besoin.

ÉTIENNE

Que vous êtes méchante !... Je viens donc vous trouver sur le conseil de votre mère, d'abord, et aussi et surtout sur ma propre initiative. Voilà un an que vous êtes veuve, Jeanne. C'est tout ce que la loi exige. J'ai été très malheureux, j'ai bien souf-

fert ; je vous aime toujours beaucoup, et il serait peut-être temps de songer à notre mariage. Qu'en pensez-vous ?

JEANNE

Vous dites tout cela d'un ton !

ÉTIENNE

D'un ton très convaincu, je vous assure.

JEANNE

C'est drôle... mais c'est précisément ce que je lui reproche à votre ton ; c'est de ne pas être convaincu...

ÉTIENNE

Oh ! par exemple !...

JEANNE

Oui, et si je vous dis cela, c'est que vous avez l'air maintenant de ne songer à m'épouser que parce que vous avez vécu longtemps dans cette idée-là.

ÉTIENNE

Mais pas du tout.

JEANNE

Voyons, Étienne, ce mariage vous tient toujours au cœur ? autant qu'autrefois ?

ÉTIENNE

Autant qu'autrefois !

JEANNE

C'est bon, je vous crois jusqu'à nouvel ordre. Seulement, je vous avouerai que je suis décidée à vous parler très franchement, comme je l'ai toujours fait, et pour commencer, je vous demanderai si vous ne croyez pas qu'avant de prendre une décision

quelconque, nous n'agirions pas plus sensément, en réfléchissant encore un peu... Consentez-y pour moi, sinon pour vous. Qu'est-ce qui nous presse ?

ÉTIENNE

Mais dame, le temps !

JEANNE

C'est vrai : vous avez quarante-cinq ans, vous !

ÉTIENNE

Et vous, trente-cinq !

JEANNE

C'est possible, mais vous n'êtes pas galant !

ÉTIENNE

Entre nous, nous ne pouvons guère nous cacher nos âges !

JEANNE

Non, mais nous n'avons pas besoin non plus de nous les jeter à la figure !

ÉTIENNE

C'est vous qui avez commencé !...

JEANNE

Enfin, quoi qu'il en soit, il y a des moments où je me demande si je suis bien la femme qu'il vous faut, et si je suis capable de faire votre bonheur ! Je me demande aussi si vous êtes bien le mari que j'attends.

ÉTIENNE

Mais oui, il me semble...

JEANNE

Justement, je ne le crois pas ; parfois même, quand je pense à vous et que je m'interroge, je finis toujours par conclure que vous ne devriez pas vous

marier... ainsi!... Convenez donc que, dans ces circonstances, il serait bien préférable d'attendre, de ne pas nous lancer inconsidérément dans une aventure qui pourrait tourner mal, et de renoncer, momentanément tout au moins, à un projet, dont la réalisation pourrait nous être fatale à tous les deux!

ÉTIENNE

Mais, Jeanne, vous n'y pensez pas! Je vous assure que je vous aime toujours. Notre mariage est une chose convenue, arrangée depuis longtemps. Nous ne pourrions nous dédire ni l'un ni l'autre, sans paraître absolument bizarres. Nous nous sommes attendus pendant dix ans; j'ai manqué plusieurs mariages avec joie; j'ai toujours compté que vous seriez ma femme. De votre côté vous avez été très malheureuse; vous avez eu d'énormes difficultés avec votre mari, à cause de moi pour me faire prendre patience, et aujourd'hui que nous sommes enfin libres, vous me parlez de remettre à plus tard et vous découvrez subitement que je ne suis pas le mari qu il vous faut!... Ah! tenez, dites-moi tout de suite que vous voulez épouser le jeune Maurice Martenot, et n'en parlons plus!

JEANNE, *en colère.*

Jamais de la vie! Ah çà! qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie, cette scie qu'on me monte avec ce gamin? Ma mère, vous, tout le monde alors? Maurice Martenot par-ci, Maurice Martenot par-là! C'est à l'épouser tout de suite, ma parole d'honneur, pour

avoir la paix. Eh bien, sachez une chose, c'est que je ne l'épouserai jamais.

ÉTIENNE

Eh bien, alors ?

JEANNE

Ni vous non plus, là !...

ÉTIENNE

Mais pourquoi ?...

JEANNE

Parce que... parce que nous ne nous entendons plus, là! parce que nous avons des caractères absolument opposés... D'abord, mon pauvre ami, vous allez peut-être avoir la goutte, et je ne me sens pas très disposée à soigner un malade pendant le reste de mon existence. (*Gentiment.*) Ah ! non !... Ça suffit d'un !... Prenez pitié de moi !... Ensuite vous êtes taciturne, enclin à la mélancolie !... Ce n'est pas votre faute, mais c'est comme ça !... C'est le fond de votre caractère. Je ne le fais pas exprès, je vous assure, mais c'est à un tel point que je ne peux pas vous voir sans penser à mon mari. Que voulez-vous ?... Et vous êtes d'un calme, avec ça, d'un grave !... d'un sérieux !... Vous êtes très poli, très affectueux, je ne dis pas le contraire ; vous avez mille attentions charmantes, vous savez rendre des services, vous êtes même amoureux, mais tout cela, vous l'êtes convenablement, comme à l'Instruction publique, en timide ! Vous craignez de déplaire !... Est-ce qu'on craint de déplaire ?... On y va franc jeu. Tout à l'heure encore quand je vous disais qu'un homme m'avait manqué de respect,

est-ce que vous n'auriez pas dû bondir, me demander son nom immédiatement et aller lui jeter votre gant à la figure ? Et après, donc ! pendant que vous étiez en train de me supplier !... Vous étiez d'un terne exaspérant, d'une correction révoltante !... d'une tenue piteuse !...

ÉTIENNE

Qu'est-ce qu'il fallait donc faire ?

JEANNE

Ce qu'il fallait faire ? Vous me demandez ce qu'il fallait faire ?... C'était à vous de le trouver. Est-ce que je sais, moi ?... Mais quand on demande à une femme de vous aimer, on trouve d'autres accents que les vôtres, d'autres expressions, d'autres attitudes !... On prie, on pleure, on insulte, on se met à genoux, on l'entoure de ses bras, on l'empoigne, on se jette dessus comme un tigre, au besoin on la bat !... Ce sont là des choses qui la flattent et qui vous la livrent pieds et poings liés !... Mais vous !... oh ! là là !...

ÉTIENNE

Mais ce sont des amours de fauves, que vous demandez là !...

JEANNE

Non, mais comprenez-moi !... J'ai longtemps vécu enfermée, et la liberté me grise ! Je commence à vivre, je suis gaie, remuante, expansive ; j'ai des besoins de grand air, des fantaisies, des idées, des rêves, des attendrissements, un tas de choses dont je ne me rends pas bien compte, mais qui me troublent et qui me bouleversent !... Il y a des moments où je

pleure sans raison, où je ris de même sans pouvoir m'arrêter ; il y a des heures où je redeviens petite fille, et où, plutôt que rien, je serrerais, comme jadis, une poupée sur mon cœur !... vous devez me trouver folle, mais c'est ainsi !... et vous devez bien comprendre que ce n'est pas vous, un homme calme, un homme grave, qui pouvez me donner ce que je demande maintenant à la vie !

ÉTIENNE

Allons !... C'est très bien. Je vois que je n'ai plus qu'à me retirer !

JEANNE

Et vous n'êtes pas si fâché que vous en avez l'air, depuis que vous connaissez mes raisons. Dites la vérité. Vous êtes venu me parler de mariage, sans grande conviction de votre part. Maintenant, je vous effraie un peu. Tout à l'heure, pendant que je vous parlais, vous ouvriez des yeux tout à fait expressifs. J'ai révolté l'esprit méticuleux et posé que je vous connais. J'ai dérouté l'employé à l'Instruction publique !...

ÉTIENNE

Oh ! non, Jeanne. Le ciel m'est témoin que je suis désolé de tout ce que vous me dites ; je vous aime toujours et je ne me consolerai pas... mais, évidemment, vous avez une façon de concevoir la vie que je ne vous avais pas encore vue !... Diable !... des coups, des horions, des batailles, des gens qui se jettent les uns sur les autres... vous savez... ce n'est pas ordinaire !... Tout ça sent les échelles de corde, les escalades, les romans d'aventures, les duels !...

Je ne vous blâme pas, je tâcherais de m'y mettre, mais c'est un peu vif! Je ne me vois pas très bien me cachant dans la cheminée et descendant par la fenêtre. Au bout de quelque temps de ce régime-là, je ne sais pas ce qui arriverait. Moi, quand je rentre du Ministère, j'aime assez à m'asseoir au coin du feu avec les pieds dans mes pantoufles, et lire mon journal en attendant le dîner, pour savoir les nouvelles; je dîne tranquillement; je fume une cigarette. Après, je vais faire un petit tour, sur le boulevard, s'il ne pleut pas; je repense aux blagues de Michu, et à dix heures je rentre me coucher... Mais je trouve cela déjà très mouvementé, et je crois que ça suffit bien!... Mâtin!... s'il me fallait faire encore des tours de force sur un balcon!...

JEANNE

En somme, votre vie actuelle ne vous déplaît pas, et vous ne tenez peut-être plus à en changer autant que vous y teniez autrefois.

ÉTIENNE

Moi ?

JEANNE

Oui, vous. Laissez-moi donc faire un peu la lumière dans votre âme. Voilà déjà quelque temps que je vous trouve... tout autre. C'est comme votre Ministère, dont vous portez à présent l'emblème avec ostentation!... N'auriez-vous pas un certain regret à le quitter?...

ÉTIENNE, *pas convaincu.*

Mon Ministère?... Ah! là là! Je vous assure que

je suis toujours bien dans les mêmes sentiments à son égard... quoiqu'ils m'aient augmenté...

JEANNE

Ah ! ils vous ont augmenté ?

ÉTIENNE

Et sans trop de difficulté, je dois le dire... mais ça n'empêche pas !... Mon Ministère ?... Ah ! bien, je vous assure qu'il compte pour bien peu de chose dans ma vie, allez ! Dire que je n'y vais pas un peu plus assidûment qu'autrefois... si ! Il faut bien qu'un homme s'occupe, et puis mes fonctions sont plus importantes, tout en étant restées à peu près les mêmes.

JEANNE

Ah ! vous y allez plus assidûment ?...

ÉTIENNE

J'y vais le matin, après mon déjeuner. Je déjeune à onze heures, excepté le mercredi où nous avons conseil, et où il faut que j'y sois plus tôt. J'y vais à pied toujours et je reviens de même, quelque temps qu'il fasse. C'est nécessaire à la santé. J'arrive, je m'installe ; je suis près de la fenêtre, maintenant, et je prends un peu l'air du bureau en lisant mon *Soleil*.

JEANNE

Et vos collègues ?

ÉTIENNE

Toujours les mêmes... à part un nouveau, un nommé Darry...

JEANNE

Intelligent ?

ÉTIENNE

Ah ! il a un bien beau corps d'écriture ! Et il rédige ! Nous avons de lui un rapport remarquable !

JEANNE

Sur quoi ?

ÉTIENNE

Sur les traitements supplémentaires des petits instituteurs. Une grosse question qui préoccupe à bon droit le ministre. Il a remplacé ce pauvre Chevriat que nous avons perdu.

JEANNE

Celui qui lisait des catalogues ?

ÉTIENNE

Eh bien, ce n'était pas si bête que ça en avait l'air. Il avait fini par se meubler l'esprit d'une foule de choses qui peuvent être utiles à savoir. C'est comme Campanet, celui qui raccommodait la pendule, vous savez ?... C'est un mécanicien, ce garçon-là. Il a fabriqué, je ne sais comment, une véritable petite locomotive ; ça va, ça vient, ça siffle ; c'est très ingénieux, il n'y a pas à dire. Je ne sais pas comment diable il a fait. Elle a marché, l'autre jour, devant le chef, qui en était émerveillé. Quant à Dambrun, le spirite, ah ! dame, celui-là, j'avoue humblement que je ne suis pas à la hauteur.

JEANNE, *mi-voix.*

Ça viendra : rassurez-vous.

ÉTIENNE

Je ne crois pas !

JEANNE

Oui, enfin, maintenant tout est bien. Et vous, là-dedans, qu'est-ce que vous faites ?... Vous aviez juré de ne pas toucher une plume autrefois ?

ÉTIENNE

J'ai pas mal à faire à présent !... Je puis même dire que je suis nécessaire et qu'on aurait un certain mal à me remplacer. C'est moi qui rédige au deuxième bureau. Je verse les minutes au dossier, j'envoie les copies à la signature du ministre, et à cinq heures je rentre chez moi, à pied, toujours !...

JEANNE

Et par le même chemin ?

ÉTIENNE

Justement. Et il est même bien rare qu'à cinq heures et quart, à l'horloge du pavillon de Flore... mais à cinq heures et quart tapant, vous savez... on ne me voie pas déboucher sur le quai du Louvre !

JEANNE, *triste.*

Oui, on n'y échappe pas... vous êtes vieux garçon, et quoique vos manies ne soient peut-être pas très folichonnes, vous en avez, et beaucoup, et vous y tenez ! et maintenant que je vous ai fait réfléchir, vous seriez désolé d'être obligé de les perdre !... parfaitement... je sais ce que je dis. Le jour où j'ai été vous faire une petite visite, je m'en suis parfaitement aperçue... nous avons même failli nous disputer, déjà !... à propos d'un bibelot que j'avais déplacé... Je l'avais pris, et je l'avais remis à droite

au lieu de le remettre à gauche !... Eh bien, ça dit tout, cela !

ÉTIENNE

Evidemment, ce bibelot a toujours été à gauche... et ça a une raison... une raison très sérieuse!... Vous avez peut-être remarqué qu'il y a une vue de Suisse, au-dessus... une vue de Suisse, en couleurs... Eh bien, si le bibelot n'était pas en dessous, ça n'irait pas avec l'autre bout de la cheminée où il y a une vue de Rome au-dessus d'un magot chinois !

JEANNE

Oui, mon ami ! Eh bien ! moi, si nous étions mariés, je la jetterais au feu, votre vue de Rome ! je la trouve horrible !

ÉTIENNE

Vous avez très mauvais goût, voilà ce que ça prouve ! Elle est très bien faite et très bien placée où elle est.

JEANNE

Qu'elle y reste, maniaque ! Eh bien, ce serait pour tout comme pour vos chromos, mon pauvre ami ! Je saccagerais vos habitudes !... Mais, à propos... Rome, l'Italie, Venise !... Ça ne vous rappelle pas quelque chose ?... quelque chose de très lointain...

ÉTIENNE

Si, nous avions fait le projet d'y aller.

JEANNE, *vivement.*

Partons ce soir ?...

ÉTIENNE, *vivement.*

C'est bien loin... mais...

JEANNE

Vous voyez ! Et l'Espagne ?

ÉTIENNE

Et l'Inde ?...

JEANNE

Et l'Afrique ? le Niger ? les Pyramides ? les Pygmées ? les voyages de découvertes, les nuits sous la tente ?... Vous ne dites rien ?... Allons, après la conversation que nous venons d'avoir, il ne vous reste plus qu'à me donner la main, tout simplement, et à revenir me voir en ami.

ÉTIENNE

C'est mon lot sur cette terre !

JEANNE

Au revoir !

ÉTIENNE, *s'en allant.*

Pas un regret, Jeanne ?...

JEANNE

Si, tout de même, car je vous ai beaucoup aimé !

ÉTIENNE, *très profondément.*

Eh bien, alors ?...

JEANNE

Non. Ça vaut mieux. Ayons l'esprit de ne pas gâter les quelques bonnes heures que nous avons passées ensemble. Il y en a eu !

ÉTIENNE

Oui, il y en a eu... et dans les moments où nous nous y attendions le moins... comme toujours !

JEANNE

Que voulez-vous ? ce n'est pas notre faute, si tous nos calculs sont vains !

ÉTIENNE, *très triste.*

Alors, à quoi bon rêver, pendant des temps, à un bonheur quelconque, si, quand ce bonheur arrive une fois par hasard, la vie s'est tellement embrumée autour de nous, que nous ne parvenons pas à le reconnaître ? A quoi bon bâtir des châteaux... qu'on n'habitera pas ? A quoi sert de prévoir, d'espérer et de tant escompter l'avenir ?...

JEANNE, *très triste.*

Ça sert à supporter le présent, et voilà tout. *Un temps.*

ÉTIENNE

Vous me permettrez de venir vous voir quelquefois, en bon camarade ?

JEANNE

Oui, mon ami, car je sais que cela fait aussi partie de vos habitudes. (*Un temps.*)

ÉTIENNE

Alors, c'est fini pour tout de bon ?

JEANNE, *fermement.*

Oui, pour tout de bon !

ÉTIENNE

Au revoir ?...

JEANNE.

Au revoir ! (*Étienne sort lentement.*)

SCÈNE IX

JEANNE, *seule. A peine Étienne sorti, Jeanne fait quelques pas, comme pour courir après, puis redescend en scène.*

Bah ! tant pis !... Il est trop vieux ! Ce que c'est que de nous, tout de même... oui, mais qui épouserai-je ? (*Un temps.*) Je ne peux cependant pas songer à Maurice Martenot ! Il me mangerait ma fortune, c'est sûr... avec les antécédents qu'il a... Maintenant il a l'air si naïf... l'est-il, naïf ? En tous cas, pour le moment, je crois que je lui plais !... et il est charmant, il n'y a pas à dire !... (*Agacée.*) Ah !

SCÈNE X

JEANNE, MADAME FONTET

MADAME FONTET

Eh bien, ma pauvre enfant, je viens de voir Étienne... tu l'as congédié ?

JEANNE, *sèche.*

Oui.

MADAME FONTET

Il est venu me dire adieu, le pauvre garçon... avec une figure !...

JEANNE

Une figure ?

MADAME FONTET

Oui !...

JEANNE

Tu t'es trompée, ma pauvre mère, ou c'est lui qui s'illusionne... Il n'a pas plus envie de m'épouser, à l'heure qu'il est, que je n'en ai envie moi-même !

MADAME FONTET

Et pourquoi n'en veux-tu plus, toi ?

JEANNE

Parce que... parce que j'en ai assez des vieux maris.

MADAME FONTET

Quand tu peux t'en payer un jeune, n'est-il pas vrai ?...

JEANNE

Eh ! peut-être. Pourquoi pas ?

MADAME FONTET

Seulement, les jeunes, ça coûte très-cher !... Allons ! Je vois cela d'ici... Un de ces jours, tu viendras m'annoncer ton mariage avec un jeune Martenot quelconque...

JEANNE

En tous cas, je suis libre, n'est-ce pas ? et tu m'obligeras de ne plus me reparler de tout cela... de ne m'en plus reparler... là ! C'est bien facile. (*Un temps.*)

MADAME FONTET, *très profondément et comme à elle-même.*

C'était bien la peine de nous donner tant de mal pour être riches, tous tant que nous sommes ! Si jamais pareil mariage se fait... et il se fera, quelle débâcle générale !... Moi, d'abord, je serai mise à la porte. Les Martenot seront volés, car leur fils gardera tout l'argent pour lui. Quant à toi, ce sera la ruine.

JEANNE

Est-ce qu'on sait !...

MADAME FONTET

Oui, on sait !... (*Un temps.*) Enfin, écoute bien ce que je vais te dire, ma fille ! c'est triste à penser; mais je crois bien, maintenant, qu'il arrivera un jour où nous regretterons le vieux !

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

BINDING SECT. JAN 8 1970

PQ 2153 A33A8
Ancey, Georges Marie Edmond
Mathevon de Curieu
L'avenir

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY